IMAGES

TOURISTE EN UNIFORME

Une W.A.A.F. (Women's Auxiliary Air Force) récemment arrivée en Egypte accomplit, à dos de chameau, le pèlerinage traditionnel aux Pyramides. Du haut des monuments vénérables, quarante et un siècles d'histoire la contemplent. Elle n'en paraît pas intimidée.

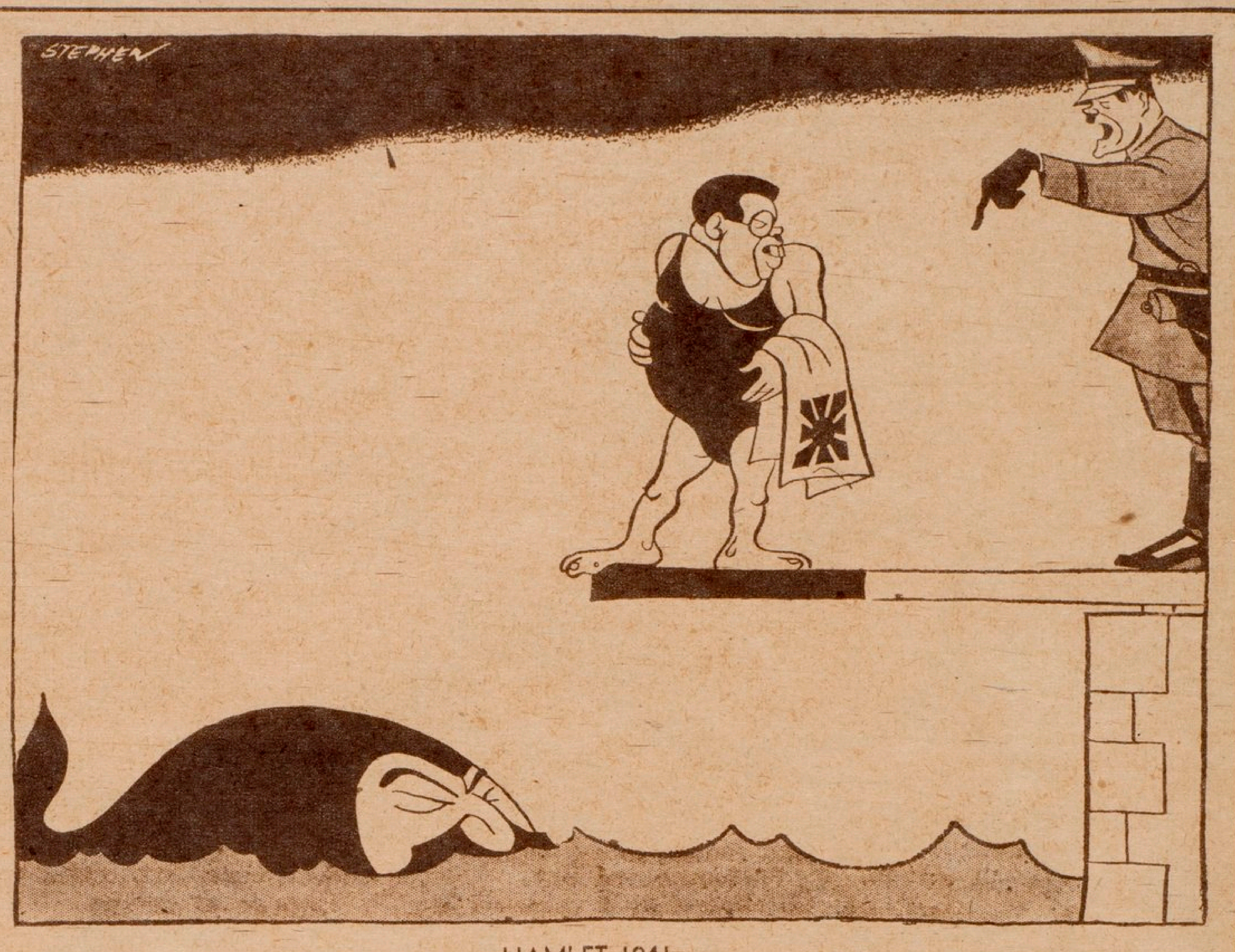
No. 634 — LE CAIRE EGYPTE 3 NOVEMBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

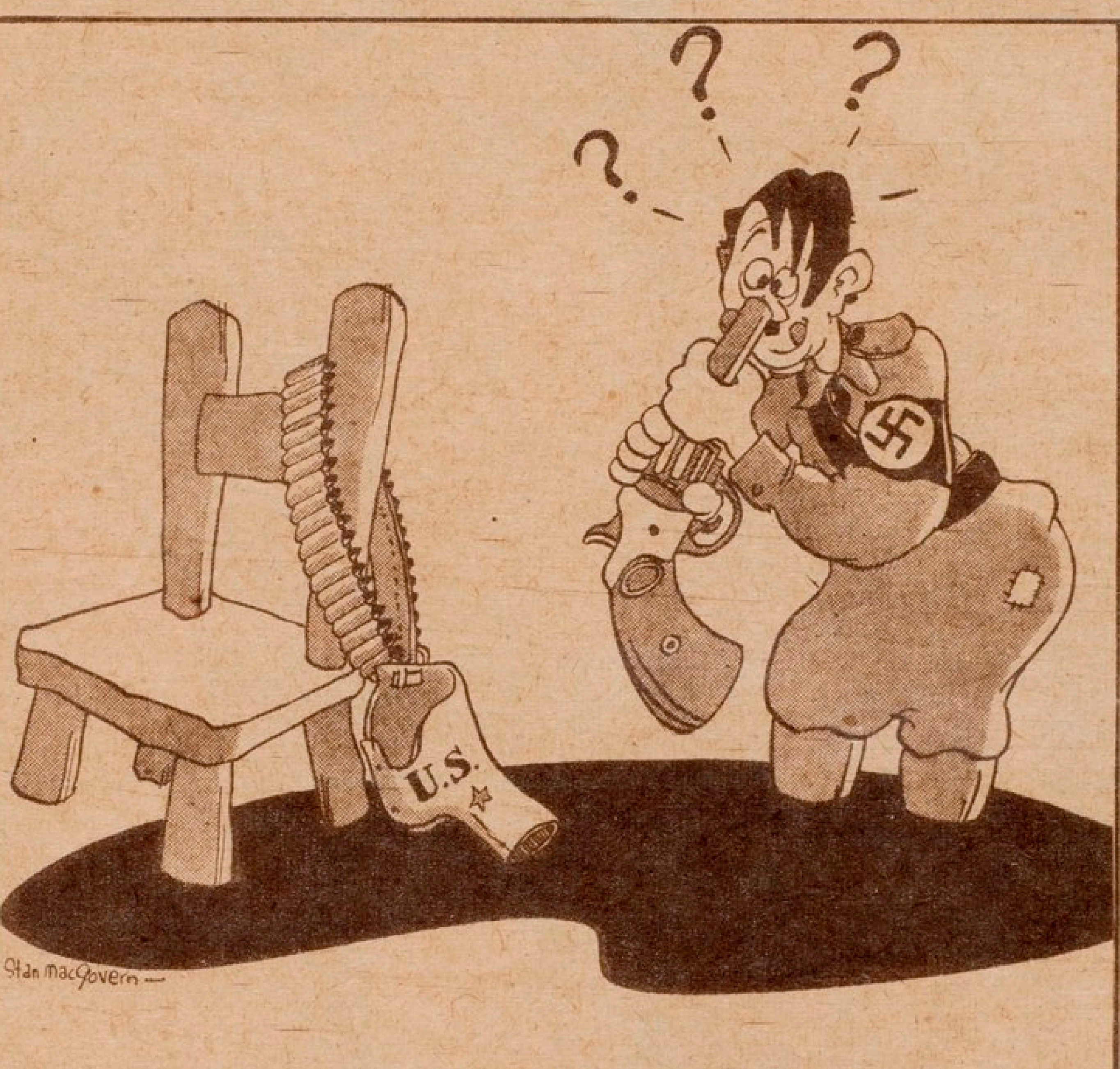
15 mills

20 mils en Palestine
20 piastres syriennes en Syrie et au Liban.

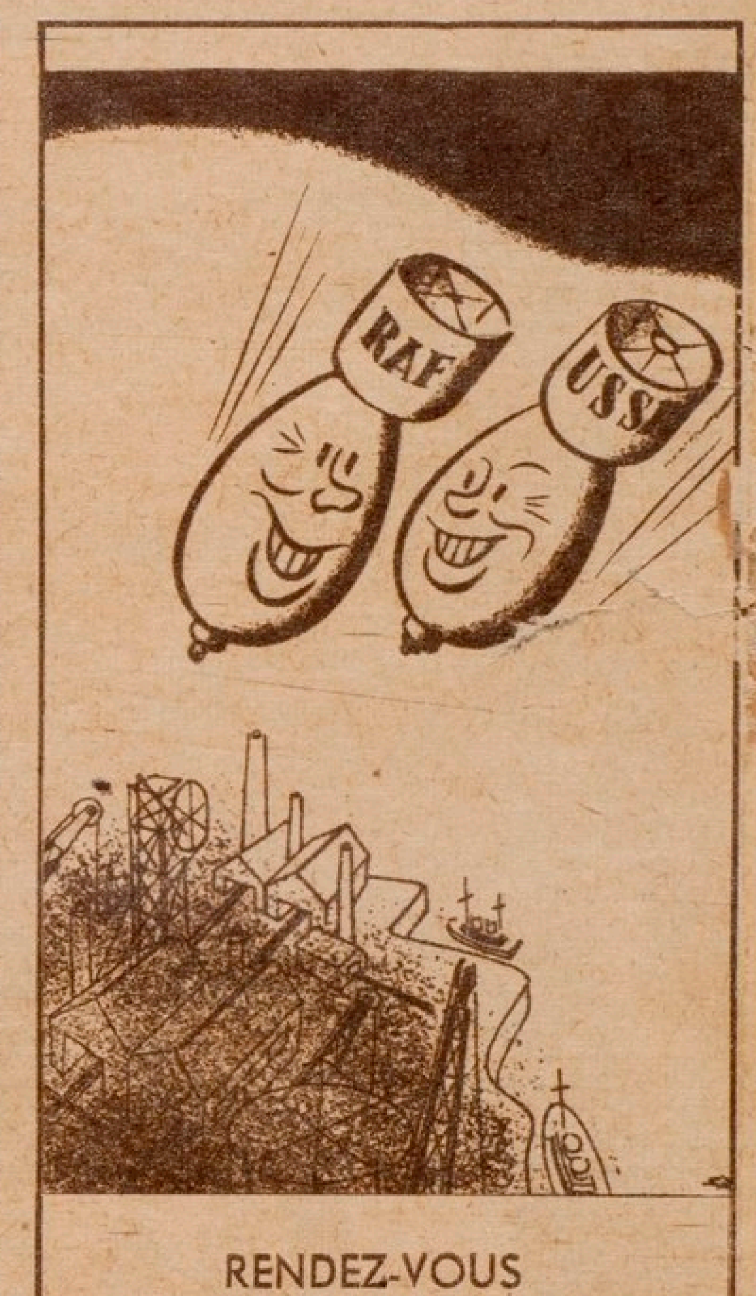
GLANE DANS LA PRESSE



HAMLET 1941
Plonger ou ne pas plonger ? Telle est la question.
(France)



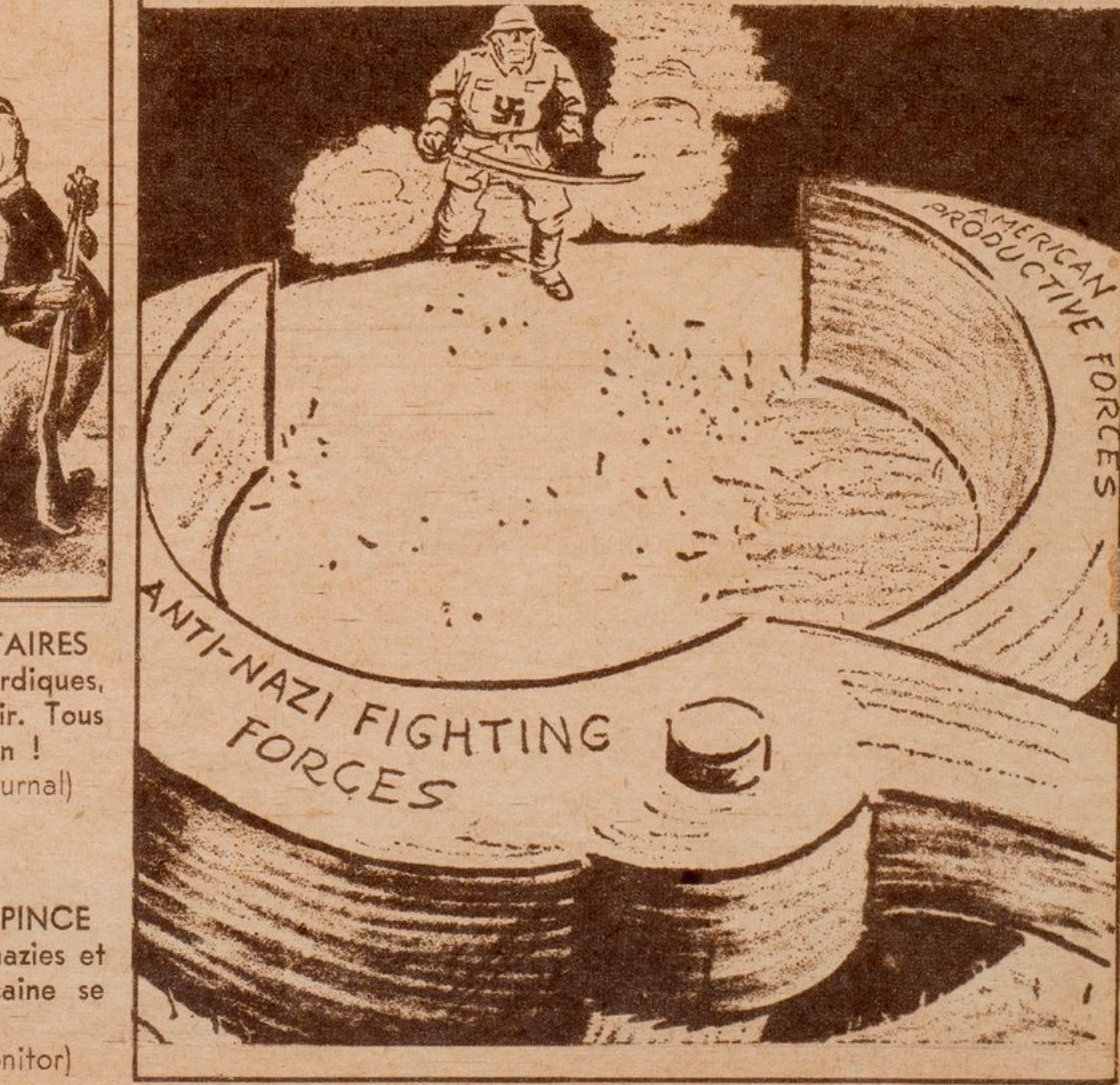
APRES LES DISCOURS DE ROOSEVELT
Hitler. — Ma parole, ce pistolet est réellement chargé !
(New York Post)



RENDEZ-VOUS
Quelque part en Allemagne...
(Great Britain and the East)



LES TROIS MOUSQUETAIRES
— Nous autres les Nordiques, nous devons nous soutenir. Tous pour un et... tous pour un !
(Milwaukee Journal)



LA TACTIQUE DE LA PINCE
L'étau des forces anti-nazies et de la production américaine se resserre sur l'Allemagne.
(Christian Science Monitor)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Le problème du réarmement allemand

Il est un fait qu'on perd souvent de vue, en évaluant la puissance respective en matériel de guerre des belligérants. Pour mesurer le degré de réarmement de l'Allemagne, on rappelle généralement qu'il remonte à l'année 1933, qui vit l'avènement du national-socialisme, tandis que les Alliés ne commencèrent leurs préparatifs qu'en 1938 et les Etats-Unis en 1940.

On retire ainsi une impression d'inégalité entre les forces en présence. Hitler lui-même, dans un discours prononcé après la défaite de la France, s'exclamait que l'Allemagne avait accumulé des stocks de matériel tels, que, pour certaines armes, elle n'avait encore employé qu'une partie de la production d'un seul mois, tout le reste constituant des réserves destinées aux futures batailles.

Posé de la sorte, le problème de la supériorité de l'Allemagne, acquise du fait de l'avance de son réarmement, ne semble pouvoir être contre-balancé que dans un délai éloigné, car à une intensification de la production alliée correspondra une intensification de la production allemande.

Heureusement, la question se pose autrement. Nous sommes à une époque où les armes essentielles de la guerre — les tanks et les avions — sont constamment perfectionnées et deviennent, au bout d'un délai très court, pratiquement inutilisables. Un canon d'artillerie lourde de 1914 aurait pu servir avec la même efficacité en 1918, mais aujourd'hui un avion modèle 1937 est complètement démodé en 1941. Un exemple frappant nous en a été fourni par les avions italiens, chasseurs ou bombardiers, qui se trouvaient à la tête de la production mondiale il y a quelques années, mais qui maintenant sont inutilisables. Le grand journaliste américain Wythe Williams, dans un article écrit au printemps dernier sur les préparatifs allemands pour les campagnes de 1941, a révélé comment le haut commandement nazi décida de détruire plusieurs milliers d'avions du type Focke-Wulf, qui s'étaient avérés défectueux au cours de la campagne de France. De même, le major Seversky, le grand constructeur d'avions américain, dans une étude remarquable sur la bataille aérienne d'Angleterre, a démontré comment les dirigeants nazis, ayant échoué dans cette bataille parce que les types d'avions employés se prêtaient à une offensive contre une puissance terrestre comme la France, mais non contre une forteresse insulaire comme l'Angleterre, décidèrent de construire en série de nouveaux modèles spécialement adaptés à la lutte contre l'Angleterre.

On voit donc que l'Allemagne, par suite de la résistance de l'Angleterre, perd progressivement les avantages de son réarmement initial. Les immenses stocks accumulés de 1933 à 1939 risquent de rester sur les bras des dirigeants nazis, car on peut se demander ce que vaut aujourd'hui un tank construit il y a quelques années contre un tank « Churchill » ou un « Valentine ». L'Allemagne approche de la phase critique où seul comptera le potentiel de construction, et ce potentiel donne une nette supériorité aux puissances anglo-saxonnes. La balance penche encore davantage en faveur des Alliés grâce à l'appoint de la Russie, qui est en train de transférer tout le matériel de ses usines de l'Ukraine vers l'Est, sauvegardant ainsi leur potentiel de production.

La bataille de Russie aura eu aussi l'immense mérite d'avoir obligé l'Allemagne à employer et à user définitivement la majeure partie de ses réserves neuves, auxquelles le haut commandement nazi devait précieusement tenir.

La Russie résiste sur tous les fronts

La Russie résiste... et jamais sa résistance n'a été plus acharnée et plus héroïque que ces jours-ci. Les prophéties sensationnelles et mensongères lancées par la propagande allemande au plus fort de la bataille de Moscou : la résistance des armées russes est brisée, les forces de Timoshenko sont encerclées, la route de la capitale est ouverte, etc., etc., tout cela a été cruellement démenti par les événements. Aujourd'hui, le danger principal est passé : Moscou pourra être prise, mais la résistance russe ne sera jamais brisée, elle se reformera derrière Moscou, sur la Volga, dans les monts Ourals, ne laissant aucun répit aux forces allemandes, immobilisant sur ce front oriental au moins les 50 % de la puissance militaire nazie. Car les dirigeants russes l'ont dit : l'hiver n'arrêtera pas les opérations, et cela vaut autant pour les Allemands que pour les Russes. Le cercle de fer à l'intérieur duquel le régime hitlérien dépérira se dessine déjà dans ses grandes lignes : au nord, les océans arctiques ; au sud, l'Afrique ; à l'ouest, l'Angleterre ; à l'est, la Russie et le Moyen-Orient.

Les Allemands, dit-on, sont en train de masser de nouvelles réserves pour tenter un suprême assaut contre Moscou. Leur propagande, par l'entremise de la Suède, s'évertue à grossir les faits : cette offensive sera la plus formidable de toutes, elle sera appuyée par 25.000 tanks, etc. Mais nous savons, quant à nous, qu'il entre une large part de bluff dans toutes ces affirmations. Il faut se rappeler qu'il a fallu plus de deux mois aux Allemands pour mettre au point leur dispositif de la dernière grande offensive sur Moscou. Durant cette période, Timoshenko réussit à reprendre un territoire important, avec Yelnia, et à menacer Smolensk. Les Allemands ne ripostèrent pas, parce qu'ils étaient en train de préparer leur propre offensive. Or, aujourd'hui, les Allemands ne disposent que de deux ou trois semaines au plus pour lancer une autre offensive, au milieu de conditions atmosphériques épouvantables, avec leurs réserves déjà sérieusement entamées et l'élite de leurs troupes de choc fauchée. Personne ne peut donc croire que leur cinquième offensive pourra dépasser, voire égaler en puissance, la quatrième.

En attendant, les combats continuent violemment aux deux extrémités et au centre du front de Moscou. Les Allemands appliquent leur tactique favorite, déplacent continuellement des troupes d'un secteur à l'autre, afin de trouver le point faible, le talon d'Achille de la défense ennemie.

Le danger est plus sérieux au sud. Le front méridional, celui de l'Ukraine, a été le plus faible des trois fronts russes. Deux fois, à Ouman et à Gomel, Boudienny a laissé s'effectuer une percée ennemie qui, la première fois, entraîna la perte de l'Ukraine occidentale et, la seconde fois, avec la chute de Kiev, mit en danger le bassin du Donetz. Mais on peut s'attendre à ce que l'arrivée du maréchal Timoshenko sur le front rétablisse dans une grande mesure la situation. La défense de la capitale soviétique ayant magnifiquement fait ses preuves, Staline eut recours à son meilleur capitaine pour diriger les opérations sur le front vital pour la campagne d'hiver. Rostov est en effet la porte du Caucase, avec la Crimée.

LE FILM EGYPTIEN

Depuis son avènement, notre jeune Souverain n'avait pas encore usé de ses prérogatives constitutionnelles, de son droit de présider le Conseil des Ministres, en sa qualité de chef suprême du pouvoir exécutif. Et le pays attendait avec impatience le moment que Sa Majesté choisirait pour cette manifestation de son pouvoir suprême.

Or, ce moment, le Roi l'a choisi avec le jugement le plus clairvoyant et le plus judicieux, en présidant le Conseil des Ministres chargé de résoudre le problème le plus grave pour son peuple : celui du pain.

Qui a suivi les gestes de S.M. le Roi depuis son avènement ne s'en étonnera pas, car le souverain a toujours exprimé sa bienveillance pour le peuple, s'intéressant au paysan et à l'ouvrier, conseillant toujours à ses ministres d'améliorer leur sort. Dernièrement, quand la question d'une allocation de vie chère aux ouvriers s'est posée, le Roi a fait demander à son gouvernement un rapport.

Aux derniers jours du jeûne du Ramadan, quand la crise de l'alimentation prit une tournure grave, le Souverain procéda à de nombreuses consultations, les prolongeant même après l'Iftar. Et quand toutes les opinions autorisées lui furent soumises, après en avoir tiré la conclusion, Sa Majesté fit le geste attendu et présida en personne le Conseil des Ministres.

Dans tout le pays, l'effet moral a été immense et le peuple a éprouvé un soulagement et une confiance absolue, dans une heureuse solution de cette crise.

* * *

Mais ce que le public attend avec impatience, c'est de voir arrêter et condamner les exploiteurs malhonnêtes. Le menu fretin, les petits bonshommes qui violent la loi sur une échelle réduite sont arrêtés et condamnés, mais les grands, surtout les directeurs de certaines grandes et puissantes sociétés et les grands propriétaires fonciers ? Ceux-là ont emmagasiné de grandes, d'énormes quantités de céréales, d'engrais, etc... Et jusqu'ici, le public n'a pas appris qu'un seul de ces personnages ait été arrêté et condamné. Or, seul le châtiment exemplaire de ces messieurs, richissimes et ventrus, inspirera une terreur salutaire aux autres ! Allons, de la perspicacité policière, de l'énergie administrative et de la sévérité judiciaire... suivie d'une grande publicité !

* * *

Une personnalité du monde parlementaire, en dehors des querelles des partis, a longuement médité sur la situation politique, pour arriver à des conclusions qui seront bientôt soumises aux leaders responsables du pays. Communiquées aux jeunes députés, ces conclusions ont eu une approbation de principe.

Elles comportent la formation d'un cabinet d'union nationale, présidé par Nahas pacha et comprenant le chef du gouvernement et les leaders des partis ; la Chambre actuelle serait dissoute — son mandat d'ailleurs expire dans une année — et pour la durée de la guerre, de nouvelles élections n'auront pas lieu. Mais une assemblée nationale sera formée, par nominations, bien dosée, afin de soutenir le gouvernement par ses avis techniques, jusqu'à la fin de la guerre. Et ensuite, elle apporterait à la Constitution certaines réformes jugées nécessaires. Ce nouveau ministère liquiderait toutes les questions en suspens entre l'Egypte et son Alliée.

Que donneront ces suggestions ?

De toute façon, elles commenceront par se heurter à un refus net de Nahas pacha, car le chef du Wafd semble maintenant convaincu qu'une alliance avec les autres partis est impraticable et que le Wafd ne doit accepter le pouvoir que sous la forme d'un cabinet cent pour cent wafdiste.

On prête même à Nahas pacha l'intention d'exiger des sénateurs et des députés wafdistes leur démission du Parlement, en signe de protestation contre la politique du gouvernement. Cet état d'esprit n'est précisément pas un climat favorable au succès d'une politique d'union nationale.

* * *

Le chef du gouvernement est décidé à procéder à des inspections-surprises. Pour la distribution de la monnaie divisionnaire, une inspection-surprise lui a déjà réussi au gouvernorat. Et Sirry pacha voudrait souvent renouveler une arrivée inattendue, dans les villes et les provinces, pour s'assurer que les ordres concernant l'approvisionnement sont exécutés.

* * *

Les présidences des deux Chambres sont en discussion. Pour la Chambre des députés, il est certain que le Dr Maher pacha sera réélu, presque à l'unanimité.

Le discours du Président Roosevelt

La presse internationale a très bien saisi l'aspect original du dernier discours de Roosevelt et qui lui donne son importance. Roosevelt, pour la première fois, a parlé comme parlerait un chef de guerre, le commandant suprême des forces armées des Etats-Unis. « Nous avons occupé nos positions de combat, la lutte a déjà commencé », etc. Ces phrases solennelles ne sont pas des phrases creuses, tout le monde le sait aux Etats-Unis, aussi bien qu'à l'étranger, à commencer par les adversaires de Roosevelt. Ceux-ci, qui prévoient et appréhendent l'entrée en guerre des Etats-Unis, ont eu, en présence de l'avertissement énergique du Président, une réaction paradoxale : ils ont accusé Roosevelt d'être non le chef d'une grande démocratie, mais un véritable dictateur. Ce renversement des rôles, cette apologie de la démocratie sur les lèvres des dictateurs, est la meilleure preuve du trouble profond dans lequel l'intervention prochaine des Etats-Unis jette les dirigeants de l'Axe.

Le Parlement américain, entre temps, est en train d'approuver rapidement les recommandations du Président : armer les navires marchands américains et supprimer les zones de combat. Les isolationistes eux-mêmes se rendent compte que la partie est perdue et leur opposition est purement de principe. Leurs chefs, Wheeler et Lindbergh, font des efforts désespérés, non pour empêcher la décision suprême, mais pour la retarder dans la mesure du possible. Cependant, au train dont vont les choses, même ces tentatives sont condamnées à l'échec. La « destinée manifeste » des Etats-Unis commande la participation active de ce continent à la guerre la plus décisive de l'histoire humaine et, à cette heure solennelle, les Américains ne peuvent s'empêcher de penser à l'avertissement de George Washington : « Le succès ou la défaite de la forme démocratique du gouvernement dépendra peut-être de son succès ou de sa défaite dans notre pays... »

L'équilibre instable en Extrême-Orient

On se rappelle que la démission du cabinet Konoyé et l'avènement d'un cabinet militariste coïncida avec la crise de la bataille de Moscou. Cette coïncidence fut-elle voulue ou accidentelle ? Il faut croire plutôt qu'elle fut voulue et que les militaires japonais, faisant foi aux affirmations de la propagande allemande, estimèrent le moment venu pour frapper la Russie dans le dos. On dit même qu'il existe un accord, conclu au lendemain de l'attaque allemande contre les Soviets, et qui oblige le Japon à entrer en guerre, au moment de la chute de Leningrad et de Moscou. Mais les armées russes ne s'effondrèrent pas... et nous voyons aujourd'hui les militaires japonais obligés de pratiquer la même politique que le prince Konoyé.

Il y a bien cet accord avec le Portugal, concernant l'établissement d'un service aérien entre l'île Palau et l'île Timor, et que les Alliés considèrent comme un premier pas vers l'établissement de bases stratégiques dans la possession portugaise. Il y a bien une activité accrue en Indochine, où les Japonais envoient des renforts et renforcent leur contrôle administratif. Mais quant à faire le grand saut, le saut dans l'inconnu, les Japonais, de toute évidence, ne s'y décident pas.

Comment le pourraient-ils d'ailleurs, avec des finances saignées à blanc, un budget de guerre démesurément enflé, la campagne de Chine sur les bras, et un quasi-blocus économique appliqué par les Alliés ? L'escarmouche provoquée à la frontière russe a prouvé par ailleurs que les troupes soviétiques d'Extrême-Orient sont sur le qui-vive, nullement affaiblies par la guerre contre l'Allemagne. Et surtout Tokio doit nourrir des doutes extrêmes sur ses chances de succès dans une guerre avec la Russie, qui sait si bien se défendre contre les divisions blindées allemandes...

En marge de

LA BATAILLE DE RUSSIE



Leningrad, l'ancienne Saint-Pétersbourg, est située sur la Néva, face à la baie de Kronstadt dont les dépêches ont parlé à plusieurs reprises. A peu de distance de l'ancienne capitale se trouve Tsarkoe Seloe et Peterhof, les deux « Versailles » du régime tsariste.

La flotte soviétique de la Baltique a sa base à Leningrad. Grâce au canal que l'on voit ici, la flotte russe pourrait évacuer ses croiseurs légers, ses destroyers et ses sous-marins au cas où Leningrad tomberait aux mains de l'ennemi.

LENINGRAD

Le plus grand port de la Baltique communique par un grand canal avec la mer Blanche

La vie de Leningrad est empreinte d'un caractère étrange. La rivière Néva joue un rôle curieux dans tous ses aspects, car, bâtie sur les îles de l'estuaire, la grande cité des tsars s'étend au bord de ses majestueux méandres. C'est un fleuve variable et capricieux. En hiver, il se cache sous un épais manteau de glace et de neige ; en été, il coule en flots de cuivre rouge, ou de turquoise brillante ; en automne, ses tristes eaux grises sont agitées par le vent et couvertes de glaçons, qui descendent du lac Ladoga.

Capitale de palais et de hautes cathédrales, à l'air majestueux et froid, elle converge autour du pont Troitsky, en vastes allées et places immenses, la place Suvoroff, le Champ de Mars, où le tsar passait ses armées en revue. Ville de couleur et de faste, même les jours d'automne, le dôme bleu d'une église étoilé d'argent, un clocher doré, la statue splendide de Pierre le Grand dans les jardins d'Alexandre, les habits brillants des paysans, jettent des notes vives dans la scène. Le nom de « Venise du Nord », qui lui a été donné du temps de la Grande Catherine, est bien mérité.

Près des cascades argentées des fontaines qui coulent le long des pentes douces des terrasses successives dans le golfe de Finlande, s'élève le grand palais de Peterhof, aux murs peints en rouge et jaune, aux trois rangées de fenêtres et aux cinq dômes dorés de la chapelle impériale.

Bâti sur les ordres de Pierre le Grand, par l'architecte français Leblond, sur le modèle de Versailles, et agrandi par la fille de Pierre, l'impératrice Elisabeth, il manque de charme et de beauté. Ses formes trop imposantes, officielles et lourdes, avec ses énormes terrasses, ses vastes halls, ses grandes chambres surchargées d'ornements, ses objets en laque, ses colonnes de marbre, ses motifs dorés, sont d'un style désuet et oppressant.

Le canal de la Baltique à la mer Blanche

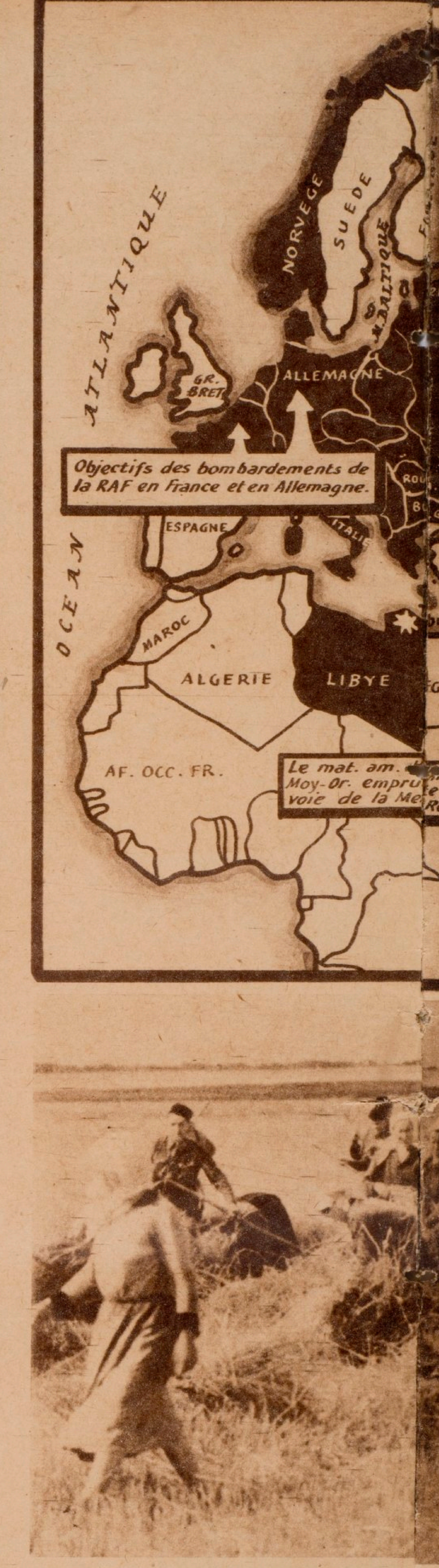
Leningrad n'est pas seulement une splendide capitale, c'est aussi le plus grand port de la Baltique. La flotte de guerre est stationnée là, et les Russes ont songé, pour des raisons commerciales et militaires, à relier la mer Blanche et la Baltique. La rivière Néva, la Svir et le canal Imeni-Stalin forment le long canal de la mer Blanche, mesurant 900 kilomètres, qui peut laisser passer de grands destroyers. De grandes écluses, longues de 100 mètres environ, profondes de 5 et larges de 20, ont été espacées sur le canal. Le canal a une profondeur de 4 mètres au moins sur tout le parcours, et si les Russes sont en difficulté à Leningrad, ils sauront, grâce à des combats acharnés, se ménager le passage d'importantes unités de la flotte, en mer Blanche.

La flotte russe de Leningrad

Leningrad est le cœur de la marine russe. La ville a été fondée sur un simple ordre de Pierre le Grand en 1703, sur un sol de landes, arraché aux Suédois. La petite île de Kotlin, où Kronstadt est située, est le point de départ des deux canaux d'entrée de la ville et la protège d'une incursion navale. Ces facilités de défense avaient séduit Pierre le Grand, qui bâtit une forteresse sur l'île en même temps que la ville.

Des docks furent construits avec l'aide de techniciens écossais, que Pierre le Grand fit venir lui-même. Kronstadt, la plus redoutable forteresse de la Baltique, grandit avec les siècles ; elle fut constamment renforcée, et les docks de constructions furent perfectionnés. A l'avènement d'Hitler, Leningrad devint le bastion de l'indépendance russe, par sa situation économique et son importance maritime. Les docks servirent de nouveau à construire des navires de guerre, quoique certaines pièces, telles que les machines et la cuirasse, dussent être importées. Le canal de 22 kilomètres entre la ville et Kronstadt fut approfondi, et en 1937 l'on commença la construction de trois cuirassés de 35.000 tonnes.

La défense terrestre de Leningrad fut bien organisée. Malgré des attaques terribles de l'armée allemande qui prétend avoir encerclé la ville, les armées russes défendent âprement les moindres parties de sa périphérie. Très difficile à attaquer à cause du réseau fluvial de la Néva, elle a pu maintenir la communication de ses routes ferrées avec Moscou, et les prétentions d'encerclement lancées par la propagande allemande, aussi bien que celle d'une fuite de la flotte vers les ports suédois, se sont révélées fausses.



Quelque part en Ukraine, des paysans procèdent à la moisson du blé. Des soldats les aident afin d'achever plus rapidement l'opération. Les dépêches nous ont



L'amiral N. Kuznetzov, commandant en chef des quatre flottes russes de la Baltique, de la mer Noire, de l'Arctique et du Pacifique. Agé de 39 ans, c'est le plus jeune chef militaire soviétique.

Les Russes pourraient se retirer dans ou derrière l'OURAL où sont concentrées les industries soviétiques

Le JAPON se rangeant contre la RUSSIE attaquerait VLADIVOSTOK

Le JAPON fait peser une menace constante contre les INDES NÉERLANDAISES.

Points où une poussée allemande pourrait s'exercer contre les flancs anglais. L'IRAN est la voie pour le mat. ang.-am. pour la RUSSIE

Le matériel americain parvient à la CHINE par la route de BIRMANIE

Allemagne, Italie et territoires occupés.

Bases navales et avant-postes américains.

Trans-sibérien.

Carte parlante de la Russie, du front du Moyen-Orient et d'Extrême-Orient. On y remarque les voies de ravitaillement du Moyen-Orient britannique, de la Russie et de la Chine. On notera également le Transsibérien, la grande voie de communication soviétique à travers l'U.R.S.S.

appris que le blé de l'Ukraine se trouve en lieu sûr. Les champs ayant été incendiés, Hitler ne pourra pas profiter de sa conquête.

LE TRANSSIBERIEN

7.000 kilomètres de voie ferrée relient Moscou à Vladivostok

Le Transsibérien est jeté à la fin du siècle dernier dans un but colonial. Les étendues de la Russie d'Asie étaient demeurées inhabitées. Les Russes voulurent tirer parti des ressources immenses cachées dans l'empire désert, perdues dans les solitudes infinies de Sibérie.

La première idée d'une voie de communication entre l'Europe et l'Asie remonte à Voltaire. Dans une lettre du 11 juin 1761 à Monsieur le Comte de Schuwalow, pour lequel il écrivait une histoire de Pierre le Grand, le philosophe disait qu'il était possible de se rendre par terre de Moscou à Pékin sans franchir presque de chaîne de montagnes. Un tableau d'un peintre étranger représentant la lamentable procession des déportés vers la Sibérie fit une douloureuse et profonde impression sur l'esprit du tsar Nicolas Ier qui ordonna, vers 1850, de faire suivre à ses déportés le trajet par chemin de fer et par eau. On pensait n'avoir à établir que 850 verstes de chemin de fer (la verste est un peu plus longue qu'un kilomètre). Un ingénieur songeait même à n'en construire que 18. Rêve puéril, si l'on songe que le Transsibérien en a près de 7.000.

Le 17 mars 1891, le tsar Alexandre III signe le rescrit impérial ordonnant la construction de la ligne. Elle comprend cinq sections :

1° le chemin de fer de la Sibérie occidentale, de Tchéliabinsk à Krivotchtchekovo, sur l'Obi, par Omsk, long de 1.420 kilomètres ;

2° le chemin de fer de la Sibérie centrale : 1.850 kilomètres ;

3° le chemin de fer transbaïkalien, de 1.130 kilomètres ;

4° le chemin de fer de l'Amour : 2.130 kilomètres ;

5° le chemin de fer de l'Oussouri, qui aboutit à Vladivostok : 770 kilomètres.

Les travaux furent menés rapidement à cause des craintes de guerre avec le Japon. Le 28 août 1898, le premier train de voyageurs entrait en gare d'Irkoutsk ; le tronçon parti de Vladivostok s'ouvrait le 10 septembre 1897.

Le comte Cassini avait obtenu du gouvernement chinois l'autorisation de traverser la Mandchourie, raccourcissant le chemin, et en 1900, en neuf ans, 5.400 kilomètres de rails étaient posés, soit une moyenne de 600 kilomètres par an, 1 kilomètre 200 par jour. Si l'on songe aux obstacles matériels franchis, marais, fleuves, montagnes, et les difficultés de l'Hiver de Sibérie, l'on demeure stupéfait. 48 kilomètres de ponts furent construits. Celui de l'Iénisséi a 895 mètres de longueur avec des travées de 150 mètres !

Ainsi les 6.643 kilomètres du plus long chemin de fer du monde sont une des conquêtes les plus brillantes de l'homme sur une terre hostile. Le coût de la ligne fut proportionnel à la distance de la voie des centres métallurgiques européens. En Sibérie, il atteignait des proportions colossales, car tous les transports étaient ralentis par l'absence de route entretenue. L'on a calculé que le coût total dépassait 811.539.000 roubles, soit plus de 2 milliards de francs-or, somme colossale à l'époque.

Mais ces dépenses furent d'un profit tel que l'on répéta que le chemin de fer transsibérien est la voie la plus économique du monde. Il a permis la découverte et l'exploitation des mines de l'Oural, l'aménagement de la Russie en pays inaccessible à l'agresseur, et reste aujourd'hui l'une des principales voies d'approvisionnement entre les étendues de la Russie et de la Sibérie.

LOZOVSKY, l'âme de la propagande russe

L'adversaire du propagandiste Joseph Gœbbels est un petit homme trapu et gros, à barbiche de professeur. Il s'appelle Alexandre Dridzo de son vrai nom, et naquit en Ukraine il y a soixante-trois ans. Il vendait des boîtes d'allumettes dans la rue, quand il était petit garçon, mais passait toutes ses minutes libres à lire.

Il devint révolutionnaire et fut constamment poursuivi par la police tsariste, fut envoyé en Sibérie et s'évada. Après la révolution de 1905, il se réfugia en France et s'installa forgeron.

Il apprit le français, l'allemand et l'anglais à l'étranger, et parle les trois langues couramment. Après la révolution communiste, son étoile grandit. En 1926, il fut nommé secrétaire de l'Internationale Syndicaliste. En juin 1939, il est nommé député commissaire des Affaires Etrangères et membre du conseil du Bureau d'Information.

Lozovsky a trouvé une nouvelle propagande qui a surpris le monde, et les Allemands déconcertés ne savent pas y répondre.

Tel ce message de la radio de Moscou à Frau Erna Kremer :

« C'est avec le plus grand regret que nous devons vous apprendre, dit la radio, que votre mari, le sergent Ludwig Kremer, vient de mourir. Il est tombé, blessé au poumon, sur la Bérézina. Durant 18 heures il fut soigné dans notre hôpital, et il mourut avec votre photographie et celle de vos deux enfants dans les mains. Les papiers qu'il a laissés montrent qu'il est un bon soldat. Il s'est battu en Pologne, en Bulgarie et en Yougoslavie. Il reçut la Croix de guerre, de première et de seconde classes. Dans quelques jours, vous recevrez une lettre des autorités militaires allemandes vous apprenant que votre mari est mort en défendant l'honneur de sa patrie.

« Mais pourquoi votre mari était-il sur la Bérézina ? Et que feront vos enfants des croix de guerre ? »

La radio de Lozovsky sait atteindre des accents convaincants de la propagande insinuante, aussi bien que l'émotion passionnée de l'émission citée plus haut. « Mères, sœurs, femmes, crie-t-elle, Hitler a fait de la femme allemande une esclave, une servante. Montrez-lui que les femmes sauront dire à leurs hommes qu'Hitler est le plus grand ennemi de l'humanité. Femmes du monde, sauvez vos enfants. »

Elle s'adresse à toutes les classes, elle utilise les arguments distincts qui les convaincront toutes, elle fouette Hitler de ses insultes blessantes. « Qu'est Hitler ? Nous vous le dirons. C'est le plus grand lâche qui ait jamais porté une Croix de fer. Il n'a jamais gagné sa vie. C'est un vampire sanguinaire qui vous a coûté déjà 1.500.000 vies humaines. Réveillez-vous. Débarrassez-vous de ce reptile, de ce menteur qui était un jour un mendiant. Détruisez-le avant qu'il ne détruise la nation allemande. »

Incessante, l'arme de Lozovsky use le moral des Allemands qui l'écoutent. Fatigués des mensonges de leurs chefs, ils aiguillent leurs postes sur Moscou pour entendre de pénibles vérités.

Lozovsky sait que le meilleur ennemi d'Hitler viendra de l'intérieur.





L'HOMME DU JOUR

TIMOSHENKO

Commandant du front du Caucase

Son aspect évoque le commandement. Son allure est celle d'un chef. Timoshenko sait commander et enseigner. Mais, encore mieux, il sait faire preuve d'esprit de camaraderie, non seulement envers les officiers de son état-major, mais envers les simples soldats qui composent ses armées.

Véritable fils de la révolution, Timoshenko n'a jamais perdu de vue que l'U.R.S.S. pouvait à n'importe quel moment être attaquée par une puissance voisine. C'est en prévision d'une pareille éventualité que toutes les manœuvres de l'armée rouge, sous le commandement du maréchal Timoshenko, se déroulèrent dans des conditions identiques à celles de la guerre véritable.

Au cours des conférences militaires des chefs soviétiques, le maréchal a signalé à plus d'une reprise le rôle que jouent les petites unités dans les batailles modernes. D'après lui, ce sont les compagnies et les pelotons qui forment l'armature de soutien de l'immense machine qu'est une grande armée de nos jours. Il a notamment déclaré : « L'entraînement des compagnies, des bataillons et des régiments est à la base de la puissance et de la capacité d'attaque d'une armée. Une attention toute particulière doit être réservée à ce point. L'entraînement militaire atteint la perfection, lorsque le moindre rouage arrive à fonctionner avec la précision d'une montre. »

Se référant aux récentes expériences démontrant que le courage et la bravoure non coordonnés par une organisation impeccable sont désormais peu efficaces, Timoshenko ajouta :

« Nos hommes et nos officiers sont braves. Il ne leur manque rien en ce qui concerne le courage et l'amour du sol natal. Mais à ces qualités, il faut adjoindre un entraînement intensif, afin que nos soldats possèdent à fond l'art de combattre dans les conditions complexes de la guerre moderne. »

Dès sa nomination au commandement en chef de l'armée russe, Timoshenko a donné des instructions précises à ses officiers sur les exercices tactiques et stratégiques auxquels chaque compagnie, chaque peloton et chaque bataillon devaient se soumettre. Son mot d'ordre est : « apprendre, toujours apprendre, pour mieux enseigner. »

* * *

D'apparence trapue, chauve comme un caillou, le maréchal Semion Konstantinovitch Timoshenko est le plus jeune commandant en chef qu'aucune nation ait jamais eu. Sa jeunesse est un avantage pour lui, car si tous les jeunes généraux n'ont pas fait preuve de grandes qualités, la plupart des chefs militaires de génie de l'histoire étaient jeunes. Depuis plusieurs générations, la Russie n'a pas possédé un général de valeur. Avec Timoshenko, il se peut que son tour soit venu.

Il naquit il y a quarante-six ans dans une chaumière de paysans. Depuis 22 ans, il est l'ami de Staline. Il passa son enfance dans le village de Furmanka, en Bessarabie, à proximité de la frontière roumaine. Encore adolescent, il travaillait comme ouvrier agricole auprès des riches propriétaires fonciers de la région.

En 1915, il fut mobilisé dans l'armée impériale et combattit contre les Allemands. Il fut ensuite envoyé dans une école militaire où il se spécialisa dans le maniement de la mitrailleuse. Mais sa carrière auprès des forces armées du tsar devait bientôt prendre fin. Pour avoir battu un supérieur, il fut traduit en conseil de guerre et condamné à la prison. Il en sortit à la faveur de la révolution, dont il avait adopté avec enthousiasme les idéaux. Bientôt il fut élu commandant d'un escadron de cavalerie qui opérait dans la région de la mer Noire.

C'est à cette époque que se placent les brillants faits d'armes de Timoshenko. Les Russes blancs, aidés par les puissances étrangères, essayaient d'étouffer la révolution. Le commandant Timoshenko combattit vaillamment sur plusieurs fronts et fut blessé cinq fois. En 1919, il prit part à la défense de Tsaritsyn (actuellement

Le maréchal Timoshenko qui vient d'être chargé du commandement et de l'organisation du front du Caucase.

Stalingrad), sous les ordres de Staline qui commandait la place. L'année d'après, il menait son escadron à l'assaut de Varsovie. L'armée russe fut repoussée par les Polonais commandés par le maréchal Joseph Pilsudski.

Après la guerre russo-polonaise, Timoshenko suivit pendant plusieurs années des cours dans les différentes écoles militaires. A l'instar de beaucoup de ses camarades, il avait acquis une somme considérable d'expériences de la guerre, mais le bagage technique que tout soldat moderne doit posséder lui manquait totalement. A l'âge de 30 ans, il partait pour l'étranger et complétait son instruction en étudiant l'organisation des différentes armées européennes. Son retour en Russie coïncida avec l'épuration de l'armée rouge entreprise par Staline. L'étoile de Timoshenko commençait à monter au firmament soviétique.

Après avoir été successivement commandant en second de la zone militaire de Kiev, commandant de la région nord-caucasienne et de celle de Kharkov, il revint à Kiev, en 1938, en qualité de chef cette fois-ci. C'est Timoshenko qui, de ce poste, dirigea l'occupation de la Pologne Orientale en automne 1939.

La guerre de Finlande lui donna l'occasion de gravir encore un échelon dans l'estime de son vieil ami Staline. Des milliers de soldats soviétiques avaient trouvé la mort dans les neiges de ces régions glaciales. Timoshenko comprit que seul l'envoi de troupes spécialement entraînées pouvait sauver la situation. En collaboration avec les généraux Grigory Kulik et Boris M. Shaposhnikov, il mit fin à cette terrible campagne. On lui attribua une large part du mérite de cette victoire.

* * *

Un soir de mai 1940, un public nombreux assistait à l'Opéra de Moscou, à la célébration du 100e anniversaire du musicien russe Tchaïkovsky. Dans une loge étaient Staline, Molotov, le maréchal Vorochilov et une personnalité peu connue de la foule moscovite : c'était le général Semion Konstantinovitch Timoshenko. Il venait, ce même jour, d'être élevé à la dignité de maréchal et avait reçu en même temps la charge de commissaire du peuple pour la Défense.

A ce poste, Timoshenko n'a jamais cessé de se comporter comme un véritable commissaire du peuple. Il instaura, pour lui et pour ses collègues maréchaux, le port d'une étoile en or et platine ornée de diamants. Mais il ne manqua pas d'aller visiter son village natal où il embrassa non seulement son frère qu'il n'avait pas vu depuis 1914, mais tous ses vieux amis qui étaient demeurés dans une condition plus que modeste. Il assista même à une fête donnée en son honneur, qui dura toute la nuit.

En mai dernier, un mois avant l'agression allemande, Timoshenko déclarait :

« La situation internationale actuelle est lourde de toutes espèces de surprises. La Russie est prête à répondre aux entreprises qui pourraient tenter n'importe quelle puissance impérialiste. »

Quelques jours après cette déclaration, les troupes nazies déclenchaient l'attaque. Timoshenko ne déçut pas l'espoir que tout son pays avait mis en lui. Il avait déclaré qu'il était prêt. Il l'était.

Depuis le 17 juillet, il céda le poste de commissaire de la Défense à Staline, et tout en demeurant vice-commissaire et commandant en chef, il dirigea les opérations sur le front central où les Allemands de Hitler sont morts par centaines de milliers dans leur tentative de se frayer un chemin.

Pendant que Moscou résiste magnifiquement à tous les assauts, le maréchal Timoshenko vient d'être affecté au poste de commandant du front du Caucase.

L'ancien paysan révolutionnaire, dans la plénitude de ses 46 ans, dépense son étonnante vitalité au service de son pays. Les soldats de trois ou quatre nations asservies à l'Allemagne, que leurs oppresseurs mènent à la boucherie, trouveront au pied des monts Caucasiens une armée d'hommes résolus à vaincre à tout prix, galvanisés par l'énergie que leur insuffle un homme, un chef : le maréchal Semion Konstantinovitch Timoshenko.



Le front germano-russe tel qu'il se présente à la suite des poussées de ces quelques derniers jours. Tandis que les Allemands livrent un assaut suprême à Moscou et accentuent leur pression contre Rostov, les armées russes poursuivent leurs contre-attaques meurtrières dans divers secteurs du front central.

Jour de première

au champ de courses

d'Héliopolis



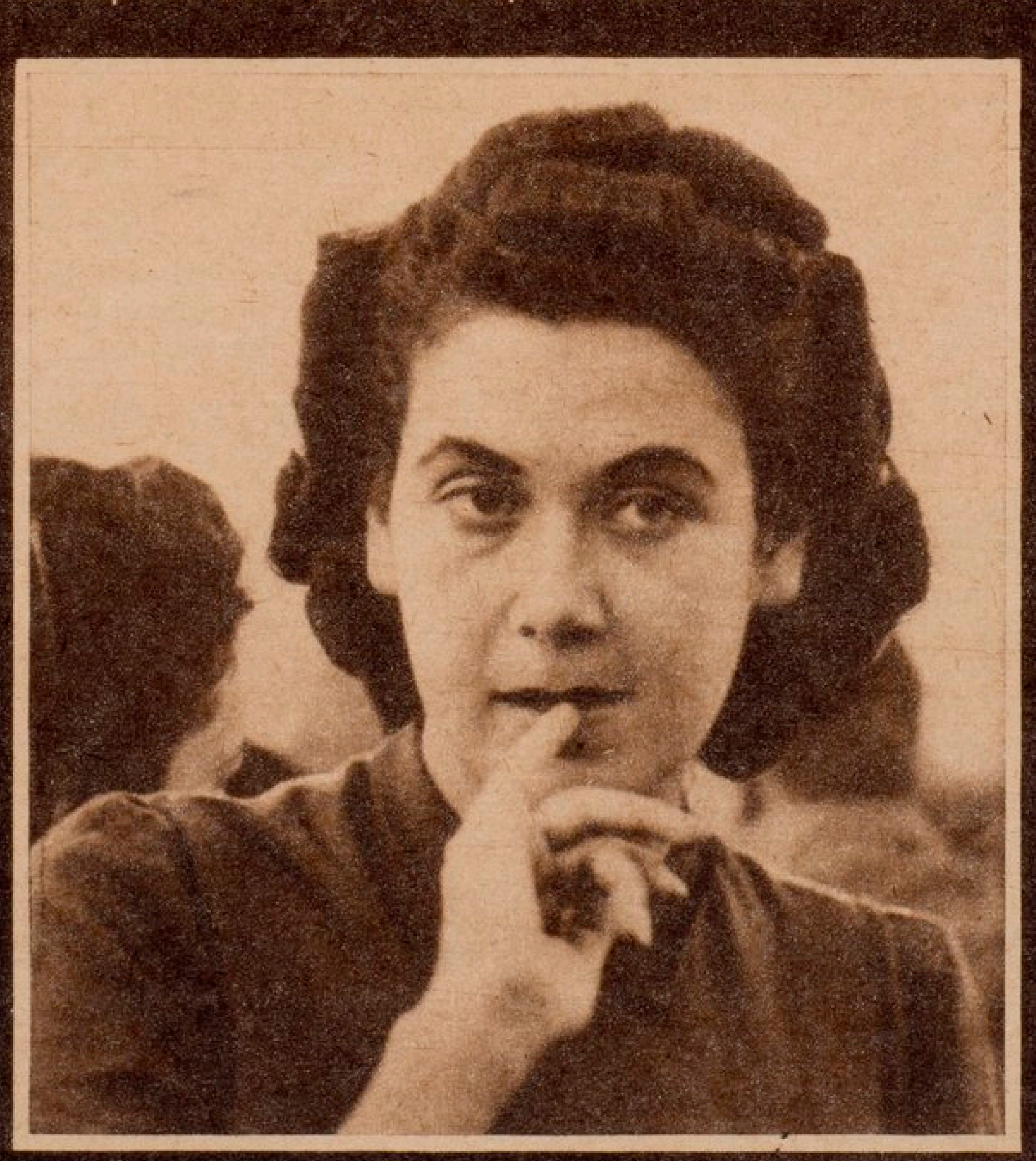
UNE JOLIE FEMME DANS UNE JOLIE TOILETTE. LES REUNIONS HIPPIQUES SONT, DE TRADITION, DE VERITABLES PARADES D'ELEGANCE.

Dimanche dernier a eu lieu à Héliopolis la première réunion hippique de la saison. Les occasions de se distraire deviennent de plus en plus rares. Aussi l'on vit rarement manifestation attendue avec autant d'impatience. Dès deux heures, les tribunes et les divers stands étaient noirs de monde. Les militaires — des deux sexes — étaient en nombre. Arrivés depuis peu en Egypte pour la plupart, ils étaient visiblement heureux de découvrir le pays à travers des jumelles de courses. Comme à toute première hippique, il y eut des surprises et les techniciens ne cachèrent pas leur étonnement devant certains résultats. La grande surprise de la journée fut, cependant, le temps qui demeura au beau fixe, alors que — d'habitude — il témoigne d'une certaine humeur.

UNE VUE DES TRIBUNES. LES MILITAIRES Y ALTERNENT AVEC LES CIVILS. LE DEPART DONNE, TOUS LES REGARDS SO[NT] BRAQUES SUR LA PISTE. QUE D'ESPOIRS ATTACHES A CES QUELQUES CENTAINES DE METRES DE GAZON !



« AH ! SI LE CHEVAL QUE J'AI JOUE POUVAIT GAGNER ! »



« LEQUEL CHOISIR ? LE FAVORI OU L'OUTSIDER ? »



« ELLES SONT BIEN AMUSANTES LES COURSES, EN EGYPTE »

A travers le problème spirituel de la guerre

I. — L'ORIENT ET L'ALLEMAGNE

L'indépendance des peuples dans une étroite solidarité des Etats, tel sera le dogme central du statut international futur. C'est l'expression la plus avancée d'une civilisation véritablement consciente. L'Orient s'inquiète, ou devrait s'inquiéter de ce qui surviendrait si l'Allemagne était victorieuse. Pour l'Egypte qui a subi, au long de la plus vieille histoire, tant de jougs, ce n'est pas à l'heure où elle commence de vivre dans la liberté de ses mouvements et l'aisance de ses réflexes et que, délivrée de son refoulement national, elle organise sa vie nouvelle et joue sa partie dans le concert des Etats, que tout serait remis en question.

Comme beaucoup d'autres peuples, et plus que tout autre peuple oriental, c'est son indépendance que l'Egypte risque dans cette guerre. Qu'une victoire germanique soit la conclusion d'un conflit momentanément limité à l'Europe, et c'en serait fait non seulement de l'indépendance égyptienne, mais aussi de celle de ses voisins. Et le risque ne s'arrête pas là. La perte de l'indépendance nationale et politique ne ferait que précéder une perte beaucoup plus grave : celle de la personnalité de l'individu, de sa liberté de conscience, de sa dignité, bref de son libre arbitre. A quoi servirait de faire preuve de souplesse ou de ménagements à l'égard d'un ennemi qui proclame qu'il ne reculera « devant aucune destruction » ? Hitler a fait le rêve monstrueux de bouleverser l'ordre de l'univers et de substituer à la civilisation actuelle, je ne sais quelle mystique de la force et de la violence. Ce qu'il poursuit, c'est, au temporel, « l'abaissement définitif » de tout ce qui n'est pas allemand et, au spirituel, ce qu'on pourrait appeler la « désanimation » des autres peuples, « l'extinction totale des foyers de civilisation de culture, de création » qu'ils représentent depuis tant de siècles. Il n'est pas possible qu'une semblable perspective laisse insensible l'Orient menacé.

Ne nous faisons pas d'illusion : l'espace vital de l'Allemagne n'est pas seulement en Europe, il est également en Orient. Absurdité et folie ? Mais sait-on le chemin que peut faire une pensée dans le domaine illimité de l'insensé, et sait-on les ravages de cette pensée sur les esprits avilis, les âmes sans ressort, les troupeaux d'esclaves ? La pire sottise serait de croire qu'une victoire ennemie laisserait l'Orient indemne et qu'un sort fâcheux serait conjuré si les peuples des continents africain ou asiatique assistaient en simples spectateurs au drame atroce. Si ce n'est pas la peur qui a retenu les neutres de se prononcer ou les a incités à se garer derrière de subtiles fictions juridiques, quelle fut la raison d'une abstention autant morale que matérielle ? Amour-propre national ? Patriotisme ? Quand un ennemi menace tout le genre humain, on ne comprend ni la neutralité ni le refus de juger. Le véritable amour-propre national, l'authentique patriotisme ne consistent pas dans un orgueil suffisant ou un chatouilleux exclusivisme, mais dans la soumission, en temps de guerre surtout, au principe d'une étroite, d'une continue, d'une vigoureuse, d'une agressive solidarité.

■

II. — L'AMOUR RAVALE

Je détache du livre d'André Maurois ces lignes : « Il serait faux, très faux de dire que les mœurs françaises en 1939 étaient corrompues ; des millions de bons ménages menaient, en France, la vie la plus simple et la plus unie. Mais tel n'était pas le cas, à Paris, de ces trois mille personnes qui, comme dit Byron, parce « qu'elles se couchent tard, croient mener le monde ». La plupart d'entre elles n'attachaient pas grande importance à leurs intrigues sentimentales ou sensuelles ; les événements devaient montrer que ces intrigues pouvaient pourtant aller jusqu'à mettre en danger les Etats et que « l'Homme-Qui-Veut-Etre-Roi » doit avant tout se gouverner lui-même et régner sur ses propres passions. » Ceci est fort pertinent, mais le danger qu'ont couru certains pays avait des causes bien plus sérieuses et graves.

A méditer aujourd'hui sur les tragiques événements qui nous acculent à une impasse dont il faut à tout prix se sauver, on comprend que le mal est venu moins de la minorité que de la majorité, soit que celle-ci par sa carence ait encouragé celle-là, soit que la minorité des jouisseurs ait été comme un fascinant mirage dont s'enchantaient ceux qui n'y participaient qu'en spectateurs. Mais cette vue elle-même ne semble pas suffisamment convaincante. Soyons plus précis. Ce n'est pas seulement en France, mais dans presque tous les pays non totalitaires que les trois mille personnes de Byron ont fait des leurs et contribué à créer une équivoque. Pourtant, le désordre qu'elles ont engendré, plus apparent que réel, n'est rien si on le compare au désordre étendu que cache l'ordre totalitaire.

Personne n'a vécu exactement comme il devait vivre et nous méritons tous d'amères critiques. Pourtant, nous sommes meilleurs et plus purs que les gens d'en face, les bourreaux de l'humanité, ces totalitaires au cœur ravagé par la haine et qui ne font étalage que de monstrueuses vertus. Qu'on ne nous les donne pas en exemple. S'ils se privent de tendresse ou d'affection, s'ils se contractent dans leur sacrifice, ce ne sont pas des saints, ce ne sont même pas des hommes. Je vois bien que chez eux, les nazis subjugués, l'amour lui-même se dépouille de ses plus beaux attributs, de sa splendide personnalité. Il n'est entre l'homme et la femme qu'un moyen de procréation, but essentiellement utilitaire. La femme est une matrice à fournir à l'Etat des soldats pour servir à la destruction de l'humanité. Cela aussi, l'absence d'amour, est une cause de faiblesse morale dont l'Allemagne sentira bientôt les effets. L'homme a besoin d'organiser sa vie sur des réalités simples et évidentes. Il ne doit étouffer aucun des cris, aucun des appels de son être. De l'amour qu'il fuit, ou dont il ne fait qu'un instrument de misérable production, l'Allemand, un jour ou l'autre, aura la nostalgie et ses complexes détermineront alors une déroute générale.

Les vertus négatives sont parfois aussi dangereuses que le vice. Même du point de vue chrétien, certaines faiblesses sont accueillies avec indulgence si elles ne sont, en réalité, qu'un excès de sensualité. La féminité palpitante et je ne sais quel mystère de la chair, ce n'est pas extraordinaire qu'ils nous fassent désirer sans cesse le plaisir inépuisable.

C'est un des gains émouvants de la civilisation que la formation du couple dans l'amour complet et durable. En Allemagne, il est devenu une servitude d'Etat. Pour nous — et malgré nos écarts et nos péchés, malgré nos trahisons et nos oublis — nous savons que l'amour sage et profond est celui qui fixe un être auprès d'un autre et crée l'amour. Il naît dans une soudaine révélation, vit dans l'inquiétude et grandit dans l'apaisement. C'est l'amour de toute l'existence avec sa douceur et sa bonne violence, celui qu'on n'explique pas, qui explique tout et forme la trame essentielle sur laquelle court la vie elle-même avec ses reflets mobiles, l'indéfinissable amour qui se survit dans une sorte d'extase lucide. Si le bonheur du couple peut jamais être atteint, c'est ainsi, non autrement, par le sérieux de l'affection, l'intensité du plaisir et l'émulation de la fidélité.

L'Allemand aux facultés obnubilées qui n'a plus la liberté de penser ou seulement d'aimer, qui ne vit et meurt qu'en fonction de la volonté barbare de l'Etat, ce n'est pas le type du surhomme qu'on peut proposer à l'admiration et à l'exemple des simples mortels. Il ne provoque que dégoût et mépris.

■

III. — LE MARTYRE DES JEUNES

Aucune génération de jeunes n'a été plus sacrifiée que celle qui est née après l'autre guerre. Pourtant, il fut magnifique leur courage, et lorsque nous pensons à eux, nous avons le cœur étreint par une indéfinissable angoisse et le sentiment qu'une terrible injustice a été commise contre eux. Sans doute, ils n'aiment pas toujours les vieux, mais les vieux aiment et admirent la jeunesse. Cela s'explique. Les jeunes ont tout le temps de vieillir et de connaître les tristesses, les déceptions et, parfois, le secret désespoir de l'âge mûr. Ils n'ont donc sur leur vie future aucune de ces lumières qui viennent de la seule expérience. Les vieux, eux, ont été jeunes, et ils peuvent se souvenir de leur bel âge, de leurs premières exaltations, de leur vitalité ancienne et de tous les espoirs charmants qu'ils formaient en un temps où la vie se parait d'un brillant cortège de faciles espérances. Les hommes vieux, ou seulement mûrs, lorsqu'ils se penchent sur la jeunesse, c'est un peu sur leur propre jeunesse qu'ils s'attendrissent, et on comprend qu'ils aient pour les jeunes une tendresse et une indulgence qu'il n'a jamais été dans l'ordre des choses de rencontrer chez les cadets.

Mais les jeunes d'aujourd'hui ont-ils la même sensibilité que les jeunes d'hier, ou les mêmes soucis, ou encore les mêmes goûts ? Naguère — c'est-à-dire avant 1914 — les changements étaient à peine perceptibles d'une génération à l'autre. Il n'y avait pas de décalage trop brusque. L'évolution, naturellement en avant, était harmonieuse, et ce n'est pas la faute des nouveaux jeunes si la vie ne fut pas pour eux aussi facile qu'elle le fut pour nous, ni aussi légère, ni aussi remplie de promesses.

Nous les comprenons. Quoi d'étonnant qu'ils soient plus rétractés ? Quoi d'extraordinaire que, n'ayant pas connu la douceur de vivre, ils se collectent durement avec la vie, et que leur sensibilité s'exprime à la fois avec une généreuse colère et de violentes impatiences ? Ils n'ont pas eu le temps de rêver et ils n'ont pas le temps d'attendre.

Ils n'ont pas connu le doux rythme périmé d'un temps qui n'est pas très ancien et qui berça leurs pères. Eux, dans quelle atmosphère ont-ils baigné leur âme et leur esprit ? Malgré le règne de l'utilitaire installé dans la vie contemporaine par le triomphe insolent de la machine, ils ne se sont pas laissé surprendre. Ils se sont dégagés de l'obsession de la matière. Sur les ailes de l'enthousiasme — ils y avaient du mérite — ils se sont élevés à des hauteurs où le cœur avait plus d'air et l'intelligence plus de perspectives.

Sans doute, ils se sont parfois trompés, mais toujours avec une certaine noblesse et ce pur désintéressement qu'on ne retrouve jamais plus tard. Les voici promus aux douleurs des moments les plus atroces de l'histoire humaine. Leur existence aura tenu tout entière entre deux crises. Est-il plus mélancolique destin ? Ils avaient à peine atteint l'âge d'homme que Moloch assouvit sur eux sa faim sanguinaire. Ceux qui ont survécu, à quelle tâche les destinent les mystérieux augures qui régleront demain le troublant problème de la paix ? Mais leur jeunesse ne se sera jamais épanouie. Comme il faut doublement les aimer ces enfants qu'un sort inique a défendu d'être heureux un jour, une heure, un instant ! Comment pourraient-ils étudier désormais ce monde sous l'aspect de la beauté dont Emerson disait que c'est le mode préféré de l'intellectuel ? Les phares tournants qui éclairent de temps en temps tel point du rivage auront arrêté leurs girations et laissé dans l'ombre, pour un temps trop long, une jeunesse qui n'est que plus exemplaire d'avoir trouvé toute seule sa lumière et le secret de sa force et, surmontant un excusable désespoir, d'avoir rallié le chemin du salut. Car elle sauvera le monde damné.

■

IV. — L'IDEE DE PATRIE

L'idée de patrie, qui fut si belle et créa, pendant plus d'un siècle, une mystique agissante, deviendrait-elle une idée fausse ? Les hommes ont eu longtemps besoin de s'organiser en nationalités. Ils y étaient poussés par le souci de sauvegarde et la conception d'un ordre matériel logique, cohérent. On peut croire qu'à l'origine l'idée de patrie ne comportait aucune sentimentalité. Dans un monde privé de moyens lointains de communications, la seule réalité terrestre était la partie du sol sur lequel les groupements ethniques vivaient tranquilles et pacifiques, en bonne harmonie avec les voisins, procédant à des échanges matériels d'abord, spirituels ensuite, qui rendaient la vie supportable, agréable même.

La révolution de 1789 en enrichissant le vocabulaire du mot de patrie apporta des changements profonds dans la sentimentalité collective des peuples. A la politique réaliste des monarchies, succédait une politique idéaliste basée sur des éléments nouveaux qui allaient créer un égoïsme sacré. Pendant cent ans et plus, on pensa, on agit, on vécut en fonction de la patrie. Une sorte d'exaltation désintéressée éleva les hommes au-dessus d'eux-mêmes, et ceux-ci acceptaient de mourir pour une idée magnifique et confuse, de vagues notions, de belles images.

C'est un stade aujourd'hui dépassé et l'homme lui-même éclate entre les frontières illusoires ou artificielles. La patrie comporte trop de choses, elle est surchargée de richesses qui s'opposent et elle est constituée souvent de territoires que n'unit aucun lien matériel ou moral. Et puis les formes de la vie sociale se sont transformées en même temps que celles de la vie sentimentale. Il n'y a presque plus dans le monde de patries au sens véritable du mot, parce qu'une patrie est un tout homogène et que nulle part, ou à peu près, une nation se présente encore dans la pureté absolue d'une formation unique.

Il faut en prendre son parti et essayer de concevoir dès à présent l'avenir qui attend les hommes. Cette affreuse guerre imposée par l'Allemagne pour le triomphe de ses desseins de proie, au nom d'une métaphysique barbare, est justement acceptée par l'adversaire sur le terrain de l'idéologie. Là, des gouvernements dictatoriaux s'en prennent à l'homme qu'ils découronnent de sa dignité ; ici, des gouvernements libéraux le veulent installer à sa juste place, entre les lignes parallèles de ses droits et de ses obligations.

On continuera après la guerre à se servir encore pour la commodité du style du mot de patrie, mais il aura perdu sa signification première. C'est dans l'ordre fatal des choses que les hommes s'unissent de plus en plus à un plus grand nombre d'hommes. La nationalité elle-même, si l'Allemagne triomphait, céderait la place à une conception élargie de l'ordre international. L'humanité s'efforce sans cesse, malgré des échecs cruels et des étapes de défection, de marcher vers plus de clarté.

GEORGES DUMANI

Himmler et ses tueurs... Ou les anges de la paix hitlériens s'abattant sur les territoires occupés. (Dessin de Low)



Le général Heinrich von Stuelpnagel, commandant de l'armée allemande d'occupation en France et exécuteur des hautes œuvres d'Hitler.



L'Exécution des Otages

contraire aux lois de la guerre

Le monde civilisé a été horrifié par l'exécution de cent otages français pris au hasard, parce que deux officiers supérieurs allemands avaient été assassinés par des mains vengeresses.

Le général von Stuelpnagel, gouverneur militaire de la France occupée, comptait faire passer cent autres par les armes, mais au dernier moment, il recula devant les graves conséquences de ce crime, que les lois de la guerre ne justifient pas.

Les traités de droit enseignent qu'un otage est une personne livrée pour assurer l'exécution d'un accord ou pour prévenir certains actes en temps de guerre. Les Romains prenaient comme otages les fils des souverains des pays conquis : ils les gardaient à Rome où ils les laissaient poursuivre leurs études et les traitaient royalement. Ils espéraient ainsi en faire, par la suite, des alliés de l'Empire romain.

Mais la notion de l'otage est devenue caduque de nos jours. Les nations civilisées ont des moyens de pression sur les dirigeants. Pourquoi s'attaquer à d'innocents particuliers ?

La dernière fois que des gouvernements eurent recours à la livraison d'otages pour l'exécution d'un traité remonte à 1748, lorsque, après la paix d'Aix-la-Chapelle, les Britanniques envoyèrent en France Henry Bowers Howard, 11e comte de Suffolk, et Charles, 9e baron Cathcart, pour garantir en temps dû la restitution à la France du Cap-Breton.

Depuis lors, la livraison d'otages se fait pour garantir le paiement d'une amende infligée à une ville ou pour assurer l'obéissance des lois imposées par le conquérant, ou encore pour éviter que des civils ne se livrent à des actes de violence contre les forces militaires de l'ennemi.

Mais, ajoute la loi internationale, les représailles ne doivent pas être empreintes de cruauté ni être supérieures aux délits ou crimes commis.

Dans l'esprit nazi, cependant, un Allemand vaut cinq Français. N'est-ce pas une bien grande injure pour les « collaborateurs » que cette proportion ?

DANS LES GUERRES CIVILES

Pourtant, dans certains cas, lorsqu'il s'agit de luttes civiles, on a relevé des cas d'exécution d'otages.

De part et d'autre, durant le dernier conflit en Espagne, des hommes ont été exécutés simplement parce qu'ils étaient tombés entre les mains de l'armée adverse.

Sous la Commune à Paris, lorsque l'armée de Versailles entra dans la capitale, les dirigeants affolés ordonnèrent des incendies et l'exécution des otages parmi lesquels se trouvaient le président Bonjean, de la Cour de Cassation, Mgr Darboy, archevêque de Paris, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et d'autres.

Cependant, depuis plusieurs siècles on n'a plus, entre pays civilisés, ni livré, ni surtout exécuté des otages. Il a fallu Hitler et ses lieutenants pour remettre en honneur une coutume barbare que l'on croyait à jamais disparue.

DURANT L'AUTRE GUERRE

Les atrocités allemandes durant la dernière guerre furent révoltantes. Elles soulevèrent la colère du monde civilisé. L'on aurait cru qu'instruits par l'expérience, les nazis éviteraient, ne fut-ce que pour des raisons politiques, de tomber dans la même erreur. Les événements viennent de prouver qu'il n'en est rien.

Certes, au début de l'occupation de la France, des ordres stricts furent donnés. Il fallait, d'après Berlin, effacer la pénible impression de la répression en Pologne, pour amener les peuples de l'Ouest à collaborer à l'ordre nouveau. Mais rapidement les nazis se rendirent compte que si les dirigeants acceptaient cette collaboration, le peuple n'en voulait pas...

Et les ordres furent rapportés.

Stuelpnagel fit ce que ni von Bissing, ni Falkenhayn n'avaient osé.

En effet, en France occupée, en Belgique, en Serbie et ailleurs, les Allemands n'y allaient pas de main morte.

A Mulhouse, à la suite de l'assassinat d'un officier par un franc-tireur, on exécuta quelques notables ayant des sentiments pro-français, qui furent désignés au hasard.

A Malines, en Belgique, plusieurs citoyens furent exécutés, de même d'ailleurs qu'à Dixmude, sur l'ordre de von Bissing, parce qu'on avait simplement tiré sur des Allemands.

Celui qui essayait de faire fuir un prisonnier français ou anglais était sommairement passé devant un peloton d'exécution. Le cas de nurse Edith Cavell a ému et continue d'émouvoir le monde !

A Reims, à Rouen, à Lille, de nombreuses exécutions furent ordonnées. A la suite de quelques actes de sabotage, on fusilla quelques leaders ouvriers à Lille « pour donner l'exemple », disait un avis de la « Kommandantur » affiché sur les murs de la ville.

A plus d'une reprise, de 1914 à 1918, en Belgique et en France, les dirigeants d'un village ou même d'une ville furent sommairement passés par les armes sur ordre de la « Kommandantur » parce que la localité n'avait pu faire face à un ordre de réquisition militaire. Mais jamais on n'eut recours à l'exécution d'otages pour des crimes dont ils étaient absolument innocents.

* * *

Néanmoins, cette fois, les Allemands ont poussé les choses trop loin.

L'Allemand est enclin à la peur et c'est cette faiblesse qui l'amène à imposer à ses ennemis un régime de terreur qui frappe les coupables et les innocents à la fois.

Avez-vous des dispositions POUR ARRIVER?

Voici un « test » qui vous indiquera vos chances de succès dans la vie. Répondez à chacune des vingt questions qui suivent par « oui » ou par « non ». Ensuite, comparez vos réponses au tableau publié à la fin de ce « test ». Si toutes sont correctes, alors il ne vous manque rien pour atteindre les plus hautes situations. Onze réponses exactes sont l'indice d'une possibilité de succès dépassant la moyenne. Mais si la plupart de vos réponses sont fausses, ne soyez pas découragé... peut-être l'auteur du « test » s'est trompé...

1°) Supposez que l'on vous donne une grande responsabilité qui ne dépasse pas vos possibilités. L'accepterez-vous avec confiance ?

2°) Employez-vous souvent des termes d'argot ou des expressions cocasses pour rendre la conversation plus intéressante ?

3°) A. craint d'employer une fourchette pour une autre au cours d'un grand dîner auquel il est invité.
B. redoute le tonnerre et l'éclair.
C. vit sous l'appréhension constante de mourir d'une maladie épouvantable.
D. éprouve de la timidité à nouer de nouvelles relations.
E. tremble à la perspective de finir ses jours dans la misère.
Eprouvez-vous une de ces craintes ?

4°) Lorsqu'on vous interroge sur un sujet que vous ignorez, répondez-vous franchement « je ne sais pas », plutôt que d'essayer une réponse « bluff » ?

5°) Brown et Smith, deux vendeurs, ont commis, sans le faire exprès, la même erreur : ils ont vendu une marchandise au-dessous de son prix. Brown essaye de se justifier en invoquant les circonstances et mille autres raisons. Smith, par contre, déclare : « C'est entièrement de ma faute et je suis prêt à réparer. » Pensez-vous que Smith agit mieux que Brown ?

6°) Si vous avez un différend chez vous ou au bureau, essayez-vous de régler la situation correctement, plutôt que d'avoir raison à tout prix ?

7°) Poussé par le sincère désir d'être utile, donnez-vous souvent des conseils aux gens, ayant trait à leur mode de vie, leurs affaires et leurs relations de famille ?

8°) Etes-vous porté à remettre le plus longtemps possible (et souvent indéfiniment) une décision, plutôt que d'agir vite ?

9°) Monsieur Dupont est un homme moyen. Il est la risée de toute la ville parce qu'il se coiffe d'un chapeau ridicule auquel il tient comme porte-bonheur. Vous lui avez souvent conseillé d'abandonner cette manie stupide. Et la jolie Mlle Durand lui a dit qu'avec un feutre comme en porte M. Eden, il serait bien plus séduisant. Sans perdre de vue que M. Dupont est un homme moyen, pensez-vous que vos arguments raisonnables le convaincront plus que ceux de Mlle Durand ?

10°) Avez-vous l'intention, lorsque vous aurez réussi, de régler de vieux comptes et de vous venger des personnes qui vous ont causé du tort ?

11°) Vous dites à votre bonne : « Marie, quand vous serez un peu libre, vous nettoierez les escaliers, ensuite, si vous en avez le temps, vous rincerez la vaisselle, et, finalement, s'il n'est pas trop tard, vous arroserez les plantes. » Votre ami, par contre, dit : « Marie, nettoyez les escaliers, lavez la vaisselle et arrosez les plantes. » Croyez-vous que vous serez mieux servi que votre ami ?

12°) Si vous êtes en relations avec un groupe de gens dont vous n'aimez pas les habitudes et le mode de vie, essayerez-vous de les dominer ?

13°) Mme A. entre dans un magasin et demande qu'on lui rembourse le prix d'une paire de bas qu'elle a achetés la veille et qui ont filé. Le propriétaire du magasin rembourse la somme et ensuite, « par principe », démontre à sa cliente que les bas se sont déchirés par sa faute. Pensez-vous que le commerçant devait faire cette démonstration ?

14°) Etes-vous dérangé par les changements d'habitudes ?

15°) Vous semble-t-il parfois que l'ennui vous rendra la vie impossible ?

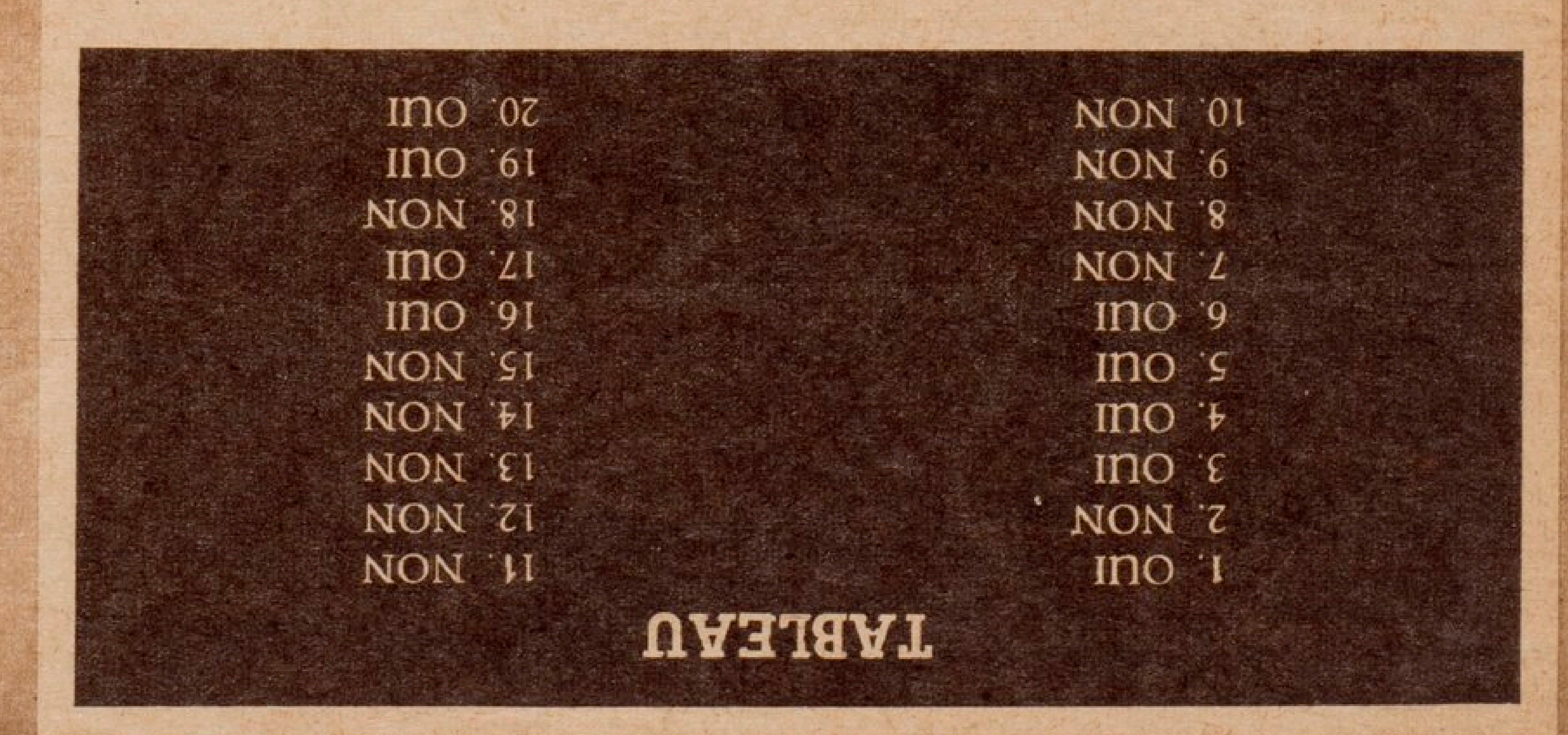
16°) Lorsque vous écrivez couramment, tracez-vous les « n » comme les « u » et les « m » comme les « w » ?

17°) La loi dit : « Fais aux autres ce que tu voudras qu'on te fît. » Pensez-vous que cette maxime est un bon précepte pour les affaires ?

18°) Vous reprochez-vous souvent, et d'une façon amère, vos fautes du passé ?

19°) Certaines personnes demandent toujours la raison et le pourquoi des choses établies et essayent de les changer. D'autres acceptent la vie avec résignation et prennent les choses comme elles viennent. Etes-vous du genre questionneur, révolté ?

20°) Seriez-vous affecté d'être l'objet du mépris ou de la complète indifférence de votre entourage ?



TABLEAU

1 OUI	11 NON
2 NON	12 NON
3 OUI	13 NON
4 OUI	14 NON
5 OUI	15 NON
6 OUI	16 OUI
7 NON	17 OUI
8 NON	18 NON
9 NON	19 OUI
10 NON	20 OUI



Images Actualités

Londres, capitale de l'Empire anglais, est également la capitale de l'Europe. Une dizaine de gouvernements y continuent la lut
Dernièrement, le roi George et la reine Elizabeth ont reçu, au palais de Buckingham, les souverains et les chefs des Etats alliés
Elizabeth s'entretient avec le Dr Bénès, président de la République tchécoslovaque, tandis que le roi Haakon de Norvège s'entret
de la République polonaise. On reconnaît également : la reine Wilhelmine de Hollande et le roi Pierre de

M. Winston Churchill a présidé récemment, à Hyde Park, à Londres, une parade monstre des volontaires de la défense civile. Plus de 6.000 volontaires — hommes et femmes — défilèrent devant lui et participèrent ensuite à de nombreux exercices. Voici les membres du Service américain d'ambulance de Grande-Bretagne passant devant la tribune d'honneur.

« Plus de tanks », tel est actuellement le mot d
un petit garçon de cinq ans, Richard Robson, ne
a voulu, lui aussi, offrir un tank à la défense an
rue en rue, jouant un air — toujours le même
fluent. Ils serviront à l'a[illegible]t

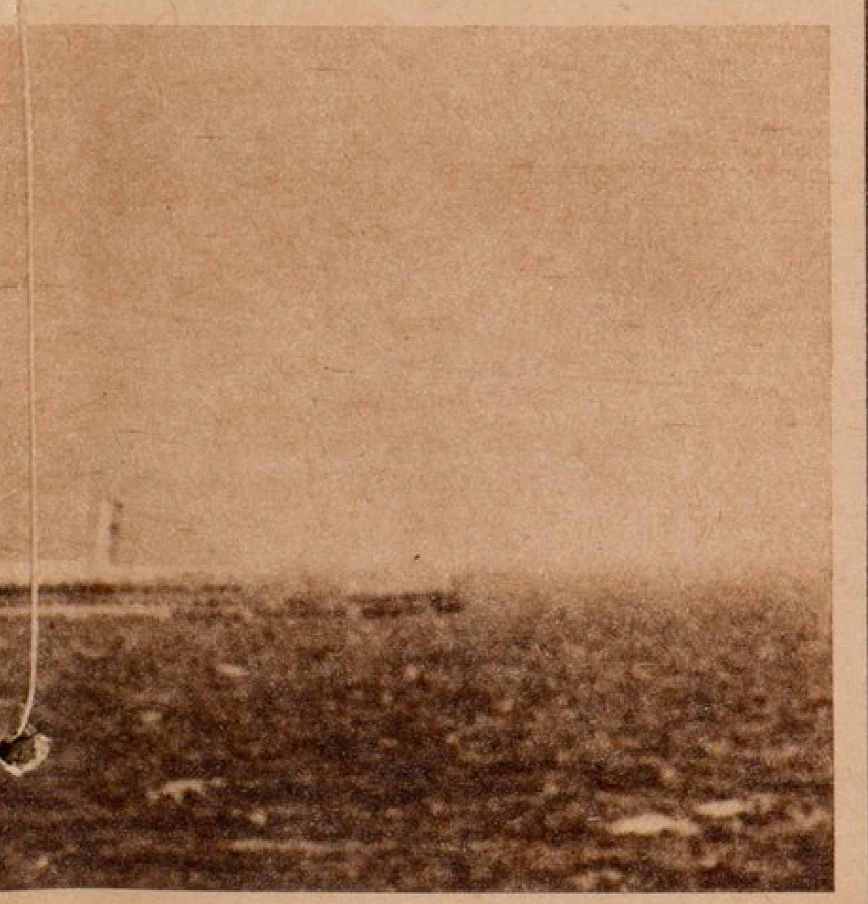
La plus jeune « générale » de l'armée anglaise. Elle s'appelle Mme Jean Knox et a 33 ans. Elle vient d'être nommée contrôleur en chef de l' « Auxiliary Territorial Service ».

Il ne se passe presque pas de jour sans que la Royal Air Force n'opère un raid sur les ports de Libye. Voici, à Tripoli, un navire italien en train de brûl
bombe jetée par un « Blenheim », il ne sera plus bientôt qu'une carcasse fumante.

lutte contre les puissances de l'Axe.
iés se trouvant en Angleterre. La reine
ntretient avec M. Rackiewicz, président
e de Yougoslavie.



mot d'ordre en Angleterre. Tout récemment,
n, neveu de la célèbre artiste Flora Robson,
e anglaise. Aidé par deux soldats, il va de
ême — sur un orgue portatif. Les dons af-
t d'un tank Churchill.



brûler. Touché en plein centre par une

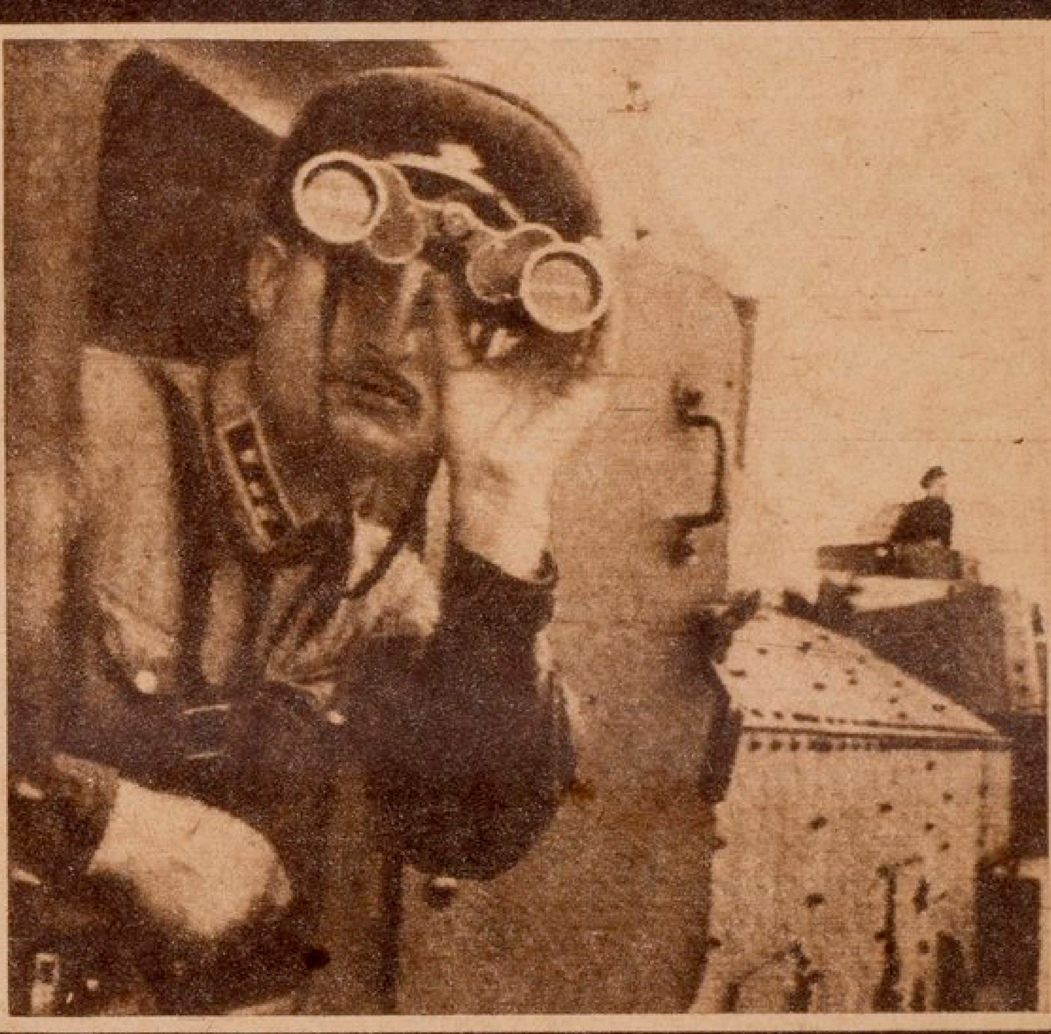
DERNIERES PHOTOS DU FRONT RUSSE



En dépit de la violence des diverses offensives allemandes, les troupes russes n'ont pas cessé, au cours de ces dernières semaines, de livrer à l'ennemi des contre-attaques locales. Dans le district E du front central, les Allemands viennent d'effectuer un mouvement de repli. Ils ont abandonné sur le terrain du matériel que les Russes examinent avec soin.



Les Allemands ont perdu en Russie un grand nombre d'avions. Dans un coin de la campagne soviétique, un avion nazi vient d'être abattu. Des soldats et des paysans entourent l'appareil en flammes.



Un train blindé soviétique effectue une patrouille de reconnaissance. Les voies ferrées russes sont l'objet d'inspections constantes.



Cette photographie a été transmise par belinogramme de Moscou à Londres. Elle montre une batterie soviétique en action sur le front central. Les épaisses colonnes de fumée que l'on aperçoit à l'horizon permettent de se faire une idée des dégâts infligés à l'ennemi par le tir des Russes.



Les coupoles de l'église russe de Jérusalem, l'un des plus beaux sanctuaires de la capitale palestinienne.



La porte de Jaffa, l'une des entrées de Jérusalem. Des nurses venues d'Australie y croisent des Arabes portant le traditionnel « egal ».

Impressions palestiniennes

Un des attraits du voyage de nuit, c'est la surprise que le matin vous réserve en vous montrant un paysage neuf. Pour les voyageurs venant d'Egypte, la Palestine se présente à eux, à Gaza, sous les traits d'un gosse arabe offrant une magnifique grappe de raisin.

A 7 h. du matin, le wagon-restaurant est plein. Quatre soldats déjeunent d'un « double scotch » et n'ont pas l'air de s'en porter plus mal. A une autre table, un gros monsieur mal réveillé surveille sa nombreuse progéniture qu'il a réussi à asseoir à grand'peine. Sa femme survient, sèche et anguleuse, et jette d'un air dégoûté, en toisant tout le monde : « Vraiment, ce n'est pas sympathique ici... Tu es sûr qu'il n'y a pas un autre wagon-restaurant ? » Et elle boit sa tasse de thé en levant le petit doigt.

Le train longe Rehovoth toute verte d'orangers. Le long de la voie, les petits enfants s'arrêtent de jouer pour faire des signes amicaux. Çà et là, on devine quelques colonies tapies dans la verdure. Vers 10 heures, on arrive à Lydda.

Le trajet de Lydda à Jérusalem, en auto, est très agréable. La route montagneuse est parfaite et vous porte jusqu'à Jérusalem à travers un paysage verdoyant et harmonieux qui vous repose. On commence à être escorté par les premiers cyprès nains, si particuliers à la Palestine et que l'on rencontre ensuite partout dans ce pays. Jérusalem vous reçoit par son marché juif éblouissant de cris.

Avant de la connaître, on rêve de Jérusalem comme d'un sanctuaire. On a l'impression que tout le monde doit y parler à voix basse. C'est pourquoi, en y arrivant l'on est, non pas déçu, mais dérouté. Jérusalem, ville trois fois sacrée, est devenue une sorte de Babylone moderne.

Dans cette ville où chaque coin cache un souvenir mystique, le mysticisme a disparu. Il a été remplacé par une activité moderne qui fait ressembler certains quartiers de la ville à n'importe quel quartier européen. C'est un va-et-vient continuel d'employés, d'ouvriers, de jeunes filles, de « paysannes » en short kaki et chemise bleue. Pas de palabres au coin des rues. Tout le monde est pressé, sauf les soldats australiens qui flânent, regardent les vitrines, lorgnent les jolies filles, boivent une orangeade et disent « shalom ». De temps en temps, un futur rabbin en caftan et chapeau noir, ses papillotes au vent, insensible aux klaxons des autos, passe tranquillement d'un trottoir à l'autre, perdu dans ses rêves talmudiques.

Jérusalem plaît par ses contrastes et ses antagonismes. Contrastes entre Rehavia l'aristocratique, avec sa multitude de petites villas d'un dessin agréable, et la vieille ville croupissante. Ah ! cette vieille ville ! L'on s'y rend par la porte de Jaffa sous laquelle déambulent des soldats alliés, des policiers et des nurses qui regardent, ébahis et extasiés, cette foule criarde, grouillante de tous les échantillons d'humanité orientale : juifs modernes, juifs autochtones fripés et bouclés, juifs yéménites au teint olivâtre, Arabes de Palestine, Arabes du Hauran au regard fier, femmes arabes avec leur robe brodée de rouge et d'orange, vendeurs de pastèques, de sorbets, loueurs de chevaux, bédouins, chameliers, âniers, tous hurlent à qui mieux mieux, tous veulent vous vendre quelque chose. Cette véritable tour de Babel forme un tableau pittoresque en diable avec les murs crénelés pour cadre.

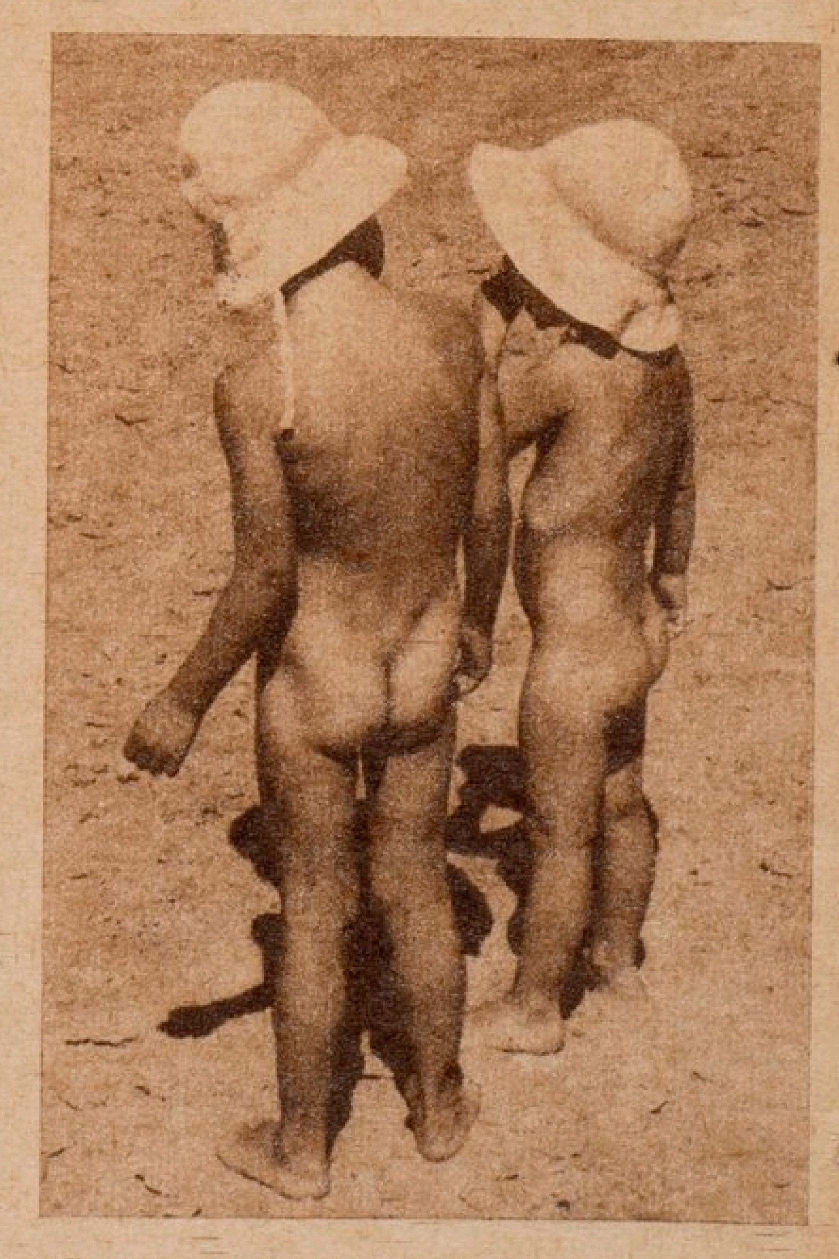
Les souks sont captivants. Pendant des kilomètres, l'on marche sous les arcades en ogive datant probablement du temps des Croisades. Là, ce n'est pas la vue le sens le plus comblé ; c'est l'odorat. Il faudrait avoir plusieurs nez pour ne pas perdre une seule des senteurs, un seul des effluves qui se dégagent de ces ruelles sordides. Toutes les odeurs se mélangent pour ne former qu'une seule : l'odeur des souks. C'est certainement là que la Jérusalem actuelle doit avoir le plus d'analogie avec celle d'autrefois. Le spectacle n'a pas dû beaucoup changer.



Qu'est-ce donc ? Un départ de jour de Grand Prix ? Non, tout simplement des militaires britanniques s'apprêtant à faire, à dos de mulet, le tour des monuments de la ville.

La vie moderne de Jérusalem se concentre toute la journée au « Atara café ». Depuis le matin jusqu'au soir, des jeunes filles en uniforme servent inlassablement du thé au citron dans des verres munis d'un support métallique. Vous commandez un thé et l'on vous apporte *un* verre de thé, avec *deux* morceaux de sucre et pas plus. Pas de gaspillage. Il y a dans ce café un va-et-vient continuel d'étudiants et d'étudiantes, la cigarette aux lèvres à 8 heures du matin, de professeurs d'Université, de jeunes esthètes, d'hommes d'affaires, de courtiers, de peintres, de rêveurs aux yeux messianiques, de juifs allemands, Polonais, Tchèques, Hongrois, Roumains... Tous les ghettos, toutes les bourgades, toutes les villes d'Europe centrale et orientale sont représentés là. C'est un véritable kaléidoscope. On y entend toutes les langues, mais l'hébreu domine. Les camelots vous offrent soit un journal hébraïque, soit le « Palestine Post », soit la « Gazetta Polska ». « Gazetta Polska ! » crient-ils. Ils doivent se croire à Varsovie...

Le soir, les restaurants sont combles. Mais où sont les restaurants végétariens ? Apparemment, les Allemands ont apporté avec eux leur savoir... et leurs saucisses. Saucisses de Francfort, saucisses grosses, maigres, élastiques, dures, boudinées, truffées, saucisses individuelles ou en cordons, solitaires ou en sautoirs, saucisses en forme de « V », saucisses épicées, fades, cuites, crues, saucisses rouges servies chaudes, saucisses claires pour sandwiches (sandwiches dont le monopole de vente est réservé aux artistes en chômage), toutes ces saucisses, accompagnées de leurs enfants saucissons, de viandes froides, de langues, de jambon « Kasher », toutes ces viandailles faussement appelées « delikatessen » vous sont offertes partout : au restaurant, au café, dans la rue, chez vos amis, en promenade, en flirtant, en voyageant, en dansant... C'est l'obsession et le triomphe de la saucisse...



Sur la plage de Tel-Aviv, deux bambins se consultent. L'eau est-elle froide aujourd'hui ?

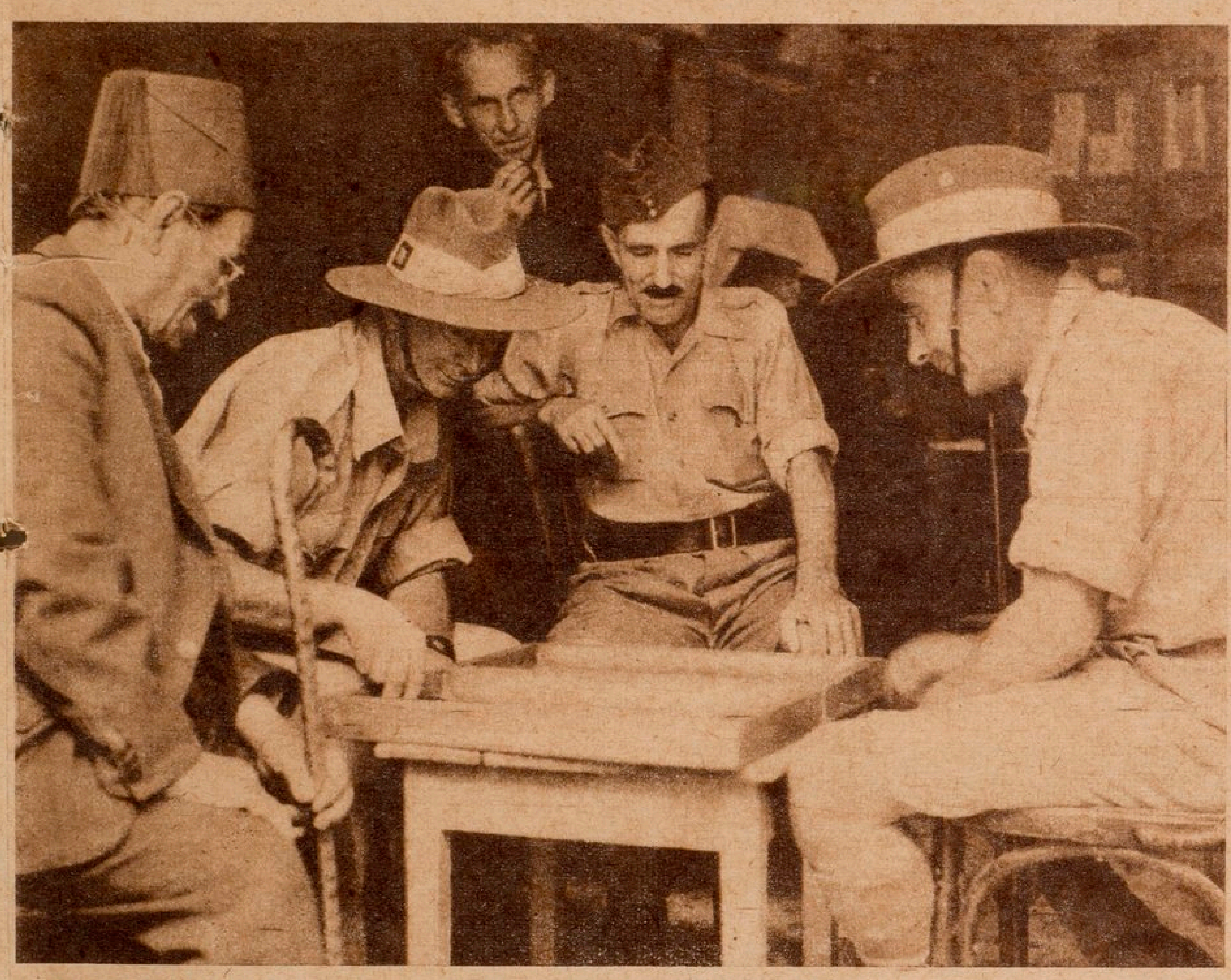
A Jérusalem, à Tel-Aviv, les soldats de l'Empire britannique côtoient les réfugiés allemands.

•

Jérusalem, ville trois fois sacrée, est devenue une Babylone moderne.



Le magnifique domaine de la Y.M.C.A. Sa construction a coûté un million de dollars. Les militaires y sont bien accueillis et peuvent y faire des séjours.



Les militaires font excellent ménage avec la population civile. Dans un café très « couleur locale », deux Anzacs font une partie de tric-trac, sous l'œil intéressé des consommateurs.



L'un des cinémas de Tel-Aviv, la plus moderne des villes de l'Orient. La première maison de Tel-Aviv fut construite en 1909. La ville a aujourd'hui 200.000 habitants.

(Photos Zola)



Les cafés de Tel-Aviv ont, tout comme ceux de certains pays étrangers, des « hôtesses » au gracieux sourire...

On quitte Jérusalem avec peine. On regrette son air pur, son horizon montagneux, l'Eglise russe, l'Université, les concerts symphoniques en plein air, ses belles femmes et ses beaux bâtiments. Le soir, la promenade vers Rehavia est exquise. L'atmosphère est limpide et le ciel est féerique vu entre les pins, ces pins si gracieux qui embaument la résine et décorent chaque petit jardin de Jérusalem.

La route qui relie Jérusalem à Tel-Aviv donne un avant-goût du modernisme de cette ville. Bien asphaltée, elle grimpe à des hauteurs qui, quoique moyennes, donnent quand même le vertige. Le voyage se fait dans de magnifiques taxis américains où l'on ne paye que sa place. Le prix est d'ailleurs étonnant de bon marché : dix-sept piastres pour une centaine de kilomètres. Mais on dirait que les chauffeurs palestiniens veulent vous rendre votre argent sous la forme de sensations multiples et vertigineuses. Ils prennent leurs montagnes pour des montagnes russes. Les virages brusques, les coups de freins *in extremis* et les dérapages à sec se succèdent sans se ressembler. Le paysage est là, mais qui regarde le paysage ! Les yeux des cinq voyageurs sont fixés sur le kilométreur : 80, 90, 100... A l'approche des « sept sœurs », les joues deviennent jaunâtres. Imaginez sept formidables virages en tête d'épingle, l'un après l'autre, sans un bout de palier, sans une toute petite ligne droite de rien du tout. Après ces fameuses courbes, le chauffeur donne libre cours à son imagination et à son... accélérateur. Finis les tournants, finies les contraintes. Dans la ligne droite, la voiture vole. Une paix intérieure envahit les occupants et les détache complètement des contingents terrestres. Ils bavardent avec résignation. Cette aventure se termine brusquement en arrivant à Tel-Aviv où le chauffeur, près de sa centrale, débarque les voyageurs comme on débarquerait des colis postaux. Ouvrant la malle arrière pour le retrait des bagages, il s'en va, la casquette de côté, laconique et insouciant, vers un petit buffet pour boire un jus de raisin.

Tel-Aviv un samedi est comme un organisme où tout le sang se retirerait vers un seul point. Et ce point, ou plutôt cette ligne de plusieurs kilomètres, c'est la plage. Depuis le matin jusqu'au soir et même jusqu'à la nuit, c'est un flux ininterrompu de baigneurs et de baigneuses. Il n'y a pas de cabines et plusieurs personnes font des acrobaties pour se déshabiller et se rhabiller sans être vues. Les gosses sont les plus heureux : ils vont tout nus. La mer est plus calme qu'à Alexandrie et le sable fin est propice au flirt et aux bains de soleil. Les jolies filles se promènent avec régularité le long de la corniche et les militaires, paresseusement accoudés au parapet, admirent leur ligne. Plusieurs rabbins à barbe, perdus parmi toute cette jeunesse, réchauffent leurs vieux os en pensant à des subtilités.

Après le coucher du soleil, avec la fin du « Shabbath » la vie publique reprend. Les magasins, les cafés et les restaurants rouvrent leur porte. Une jeunesse dynamique prend d'assaut les autobus pour se rendre à Ramath-Gan dans un dancing à la mode. Là, dans un cadre attrayant et une atmosphère qui rappelle étragement celle des environs de Vienne, vous savourez de délicieuses glaces servies par des garçons qu'il est interdit d'appeler autrement que par « Monsieur ».

Au retour, on a l'impression d'être en pique-nique et de connaître tout le monde. Du terminus à l'hôtel on longe la corniche éclairée par la lune. Malgré l'heure tardive, les promeneurs abondent. Quelques-uns, mélancoliques, regardent dans l'eau, pas loin du rivage, les deux bateaux que des réfugiés avaient fait échouer là et qui servent maintenant de tremplin à la jeunesse de Tel-Aviv.

BENOIT COHEN



Antagonisme personnel

WHEELER, leader isolationiste, combat avec acharnement son ex-ami Roosevelt

Les isolationistes américains font usage des moyens dont ils disposent pour entraver les projets du président Roosevelt. Leur nombre diminue au fur et à mesure que leur prestige baisse auprès des citoyens américains. On peut être certain cependant qu'un des derniers à capituler sera le sénateur Burton Wheeler qu'une rancune tenace a dressé contre Franklin D. Roosevelt.

Lorsqu'il entend le nom de Wheeler, le président Roosevelt cesse, momentanément, de penser à Hitler. L'antagonisme qui oppose le chef d'Etat au sénateur de Montana n'est pas une simple rivalité : c'est une haine amère, comparable à celle qui dressa l'un contre l'autre Wilson et Henry Cabot Lodge, et dont résulta l'abstention des Etats-Unis de faire partie de la Société des Nations.

Ces ennemis étaient amis intimes

Trois fois, au cours de cette année, le Président a publiquement accusé Wheeler de défaitisme et de pacifisme intéressé. Les critiques que les deux hommes s'adressent continuellement en privé démontrent que, malgré leurs situations au sommet de la politique, un président de la République et un sénateur élu par un grand Etat demeurent intensément humains. L'acharnement, qui est la caractéristique de cette lutte, est illustré par les attaques répétées dont les jeunes et enthousiastes partisans de Roosevelt harcèlent Wheeler.

Il y a quelque temps, au cours d'une campagne isolationiste, Wheeler s'en prit aux banquiers internationaux, « les Rothschild, les Warburg, les Sassoon », qu'il appela « les véritables manipulateurs de guerres ». Aussitôt, dans toute la capitale se répandit la nouvelle qu'il était antisémite. Wheeler expliqua que c'était par simple inadvertance qu'il avait omis de nommer le banquier Morgan.

« Je ne savais pas, ajouta-t-il, que les Sassoon étaient juifs. Le seul membre de cette famille que j'ai jamais rencontré habitait en Chine et portait des vêtements indigènes. Je croyais qu'il était Chinois. »

La nature humaine veut que les plus fortes haines entre hommes aient été précédées par de grandes affections. L'opposition Roosevelt-Wheeler n'échappe pas à cette loi. En 1932, Wheeler fut un des premiers sénateurs à embrasser la cause de Franklin D. Roosevelt, président nouvellement élu. Il entreprit une véritable croisade dans l'Ouest, prêchant inlassablement pour son ami. Un des premiers actes du nouveau président fut de nommer Tom Walsh, homme de confiance de Wheeler, au poste de procureur général.



L'incident de « l'argent »

C'est au cours des six mois qui ont suivi l'application du « New Deal » que se développa l'incident qui a provoqué la présente amertume. Wheeler était absolument opposé à la revalorisation de l'argent en tant que base de la richesse nationale. Roosevelt, qui était d'opinion contraire, l'informa ouvertement qu'il ne pouvait pas soutenir le projet de loi que le sénateur voulait faire passer. A la suite de cet entretien, les deux hommes se séparèrent amicalement. Il restait entendu que chacun essayerait d'obtenir une majorité de voix, pour faire prévaloir son propre point de vue.

A la veille de la séance du vote, Roosevelt convoqua le sénateur Key Pittman de Nevada et mit au point un plan prévoyant la subvention non seulement de l'argent produit dans le pays, mais également des importations de ce métal. Wheeler ne fut mis au courant de cette transaction que quelques minutes avant le vote.

Le plan de subvention suffit amplement à écarter de Wheeler tous les sénateurs qui ne visaient qu'à relever l'industrie de l'argent dans les Etats qu'ils représentaient. Wheeler fut battu de dix voix et Pittman fut élu le chef du bloc argent.

La guerre de Washington

A partir de ce moment, le sénateur de Montana ne fut plus l'ami de M. Roosevelt. Son aversion augmenta lorsque Roosevelt refusa de limoger un ennemi de Wheeler, haut fonctionnaire du « New Deal » à Washington.

Les partisans du « New Deal » prétendent que c'est par antagonisme personnel que Wheeler se mit à la tête de l'opposition, lors de la réorganisation de la Cour Suprême en 1937. Plus tard, ils ouvrirent leurs rangs au jeune Jerry O'Connell, membre du Congrès élu dans l'Etat de Montana, et voulurent s'en servir pour battre Wheeler aux élections de 1940.

Celui-ci ne fut pas démonté. Le moment venu, il se mit en campagne et réussit à battre O'Connell. Depuis, son siège au Sénat ne fut plus menacé.

Mme Wheeler n'aime pas le Président

Wheeler s'opposa farouchement à la troisième nomination de M. Roosevelt, et, aujourd'hui encore, il continue ses attaques et ses critiques contre le Président.

Il paraît que c'est Mme Wheeler qui est responsable de cette amertume constante du sénateur envers le Président. On l'appelle Lady Macbeth.

Au temps du différend de la Cour Suprême, M. et Mme Wheeler étaient les invités du Président à bord du « Potomac ». Roosevelt prit Mme Wheeler à part et, de son air le plus engageant, lui dit qu'il avait appris qu'elle était le principal artisan de l'inimitié que lui portait la famille Wheeler.

« Monsieur le Président, répondit-elle, je pense que vous avez été informé correctement. »

La famille Wheeler possède à Washington une réputation parfaite. Jamais aucun des six enfants du sénateur n'a commis un acte de nature à mettre son père dans l'embarras. Mme Wheeler a critiqué sévèrement les divorces qui ont eu lieu dans la famille Roosevelt.

Cette descendante de plusieurs générations de parents sévèrement religieux a elle-même entrepris d'élever une famille parfaite, dans une ville où le vice régnait. Elle dut lutter de toutes ses forces pour que ses enfants ne fussent pas contaminés par les salles de jeu et les cabarets qui infestaient Butte en 1907.

Mme Wheeler n'est pas ambitieuse, mais c'est une femme. Il est donc normal que tous les jours elle répète à son mari : « N'oublie pas l'affaire de la revalorisation de l'argent. » Mais Burton Wheeler n'a pas besoin qu'on lui rappelle cet incident. Il est bien présent à sa mémoire et alimente journellement son ressentiment contre M. Roosevelt.



La célèbre écrivain et poète « May » (Marie Ziadé) dont le décès, survenu la semaine dernière, a affligé les milieux littéraires et féministes d'Egypte et du Proche-Orient. Ce deuil cruel a inspiré à Mme Amy Kher les vers que nous publions ici.

SUR LA MORT DE MAY

Ce soir-là fut un soir unique dans sa peine.
Sur le Delta où trois fois l'an germe la graine,
Sur le désert au sable enflammé de soleil,
Sur le Liban qui vit les dieux tenir conseil,
Au pied des cèdres saints que vanta le psalmiste...
Mais plus loin, bien plus loin, déferla le flot triste :
Par delà et l'Oronte, et l'Euphrate, en cernant
Jusqu'à l'Hadramaout au sud, puis au ponant
Le Maghreb tout entier où pleuraient les fontaines.

Ce soir-là fut un soir unique dans sa peine.
Pour une femme il endeuilla les cœurs épris
De beauté, d'idéal, les plus puissants esprits,
Partout où, guttural et cadencé, l'arabe
Impose sa hantise en sonores syllabes !

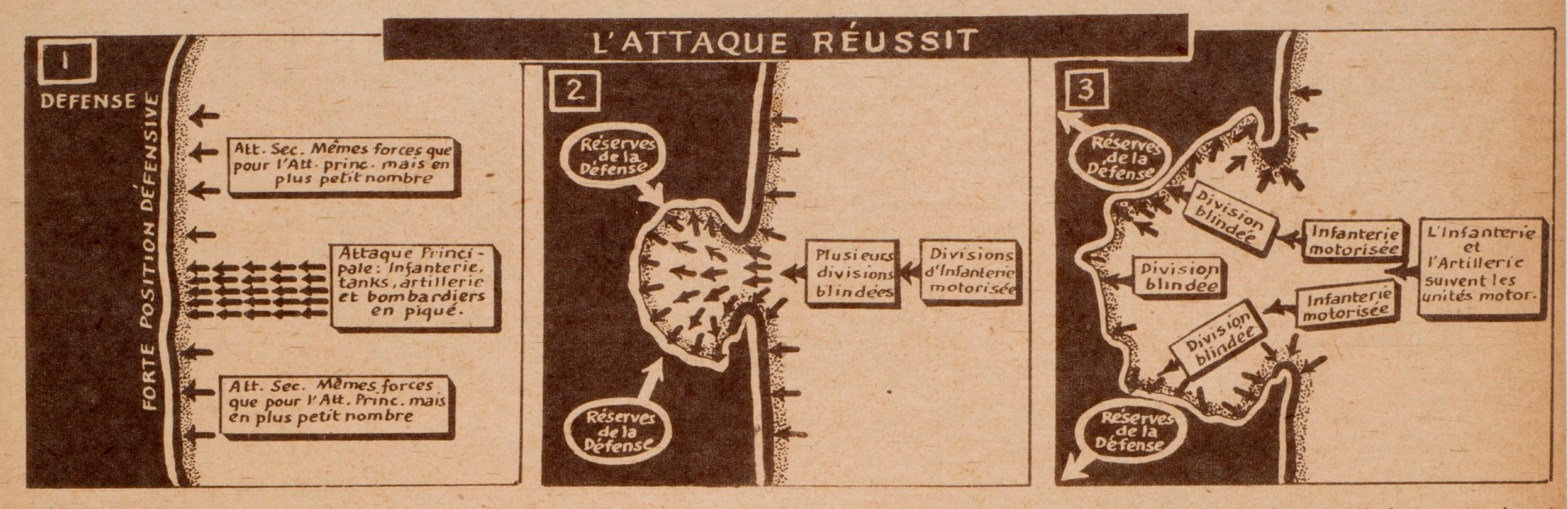
Ce soir-là fut un soir unique, plein de voix.
Aux limbes d'Orient, partageant notre émoi
S'affligeaient, front baissé, les ombres d'un autre âge:
Mélétia d'Assyrie, Hélissa de Carthage,
Zénobie et Julie et Néferte, tandis
Que, plus haut dans les cieux encore, au paradis
Avec Gomiane et Thècle, et Marthe et Catherine,
Marie, Elle, entonnait la cantate divine.

La Mort, d'un geste plus maternel que brutal,
Venait de libérer une âme de cristal.
Intelligence, amour, pitié, lumière blonde...
En elle aura vibré la jeunesse d'un monde.

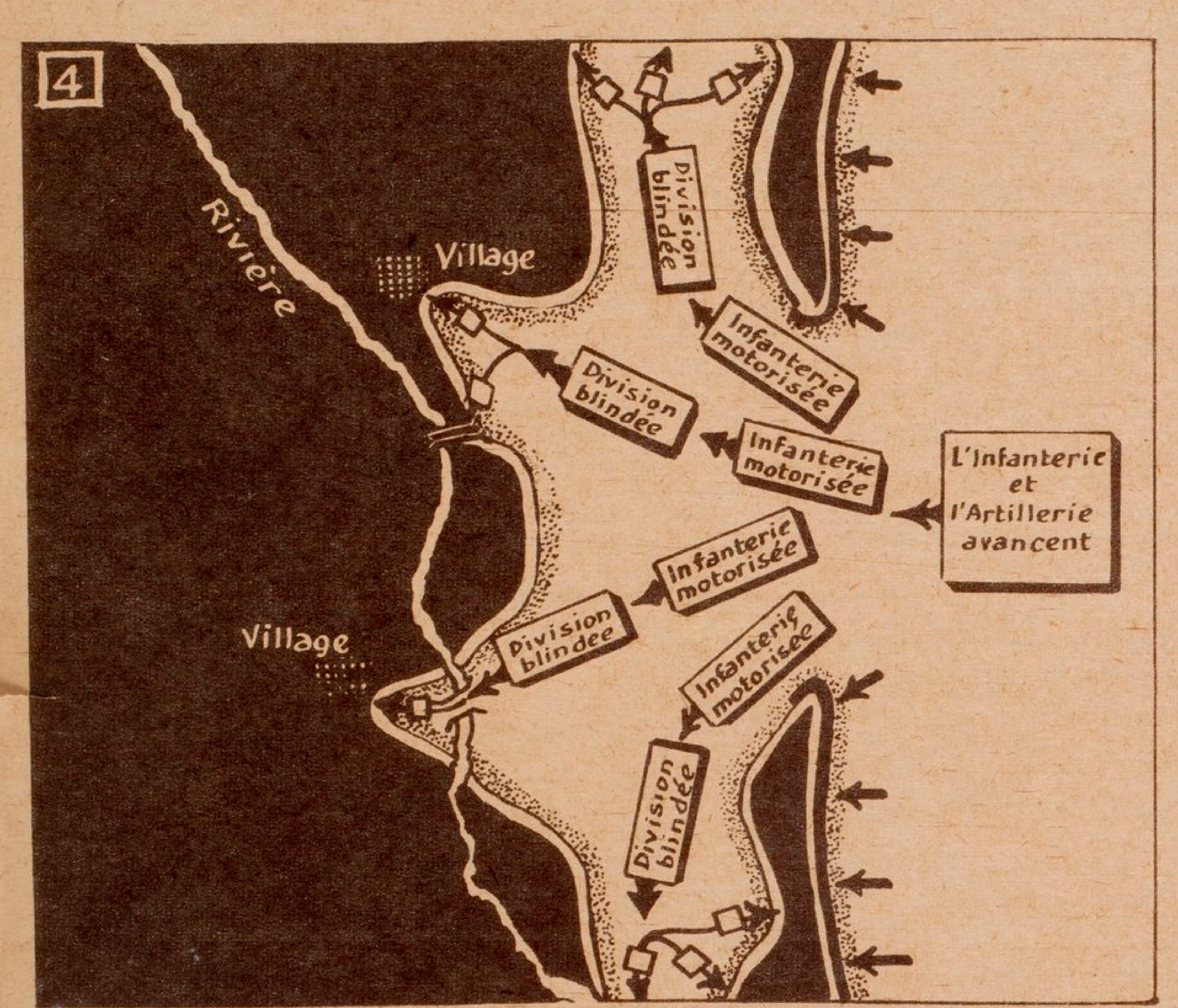
AMY KHER

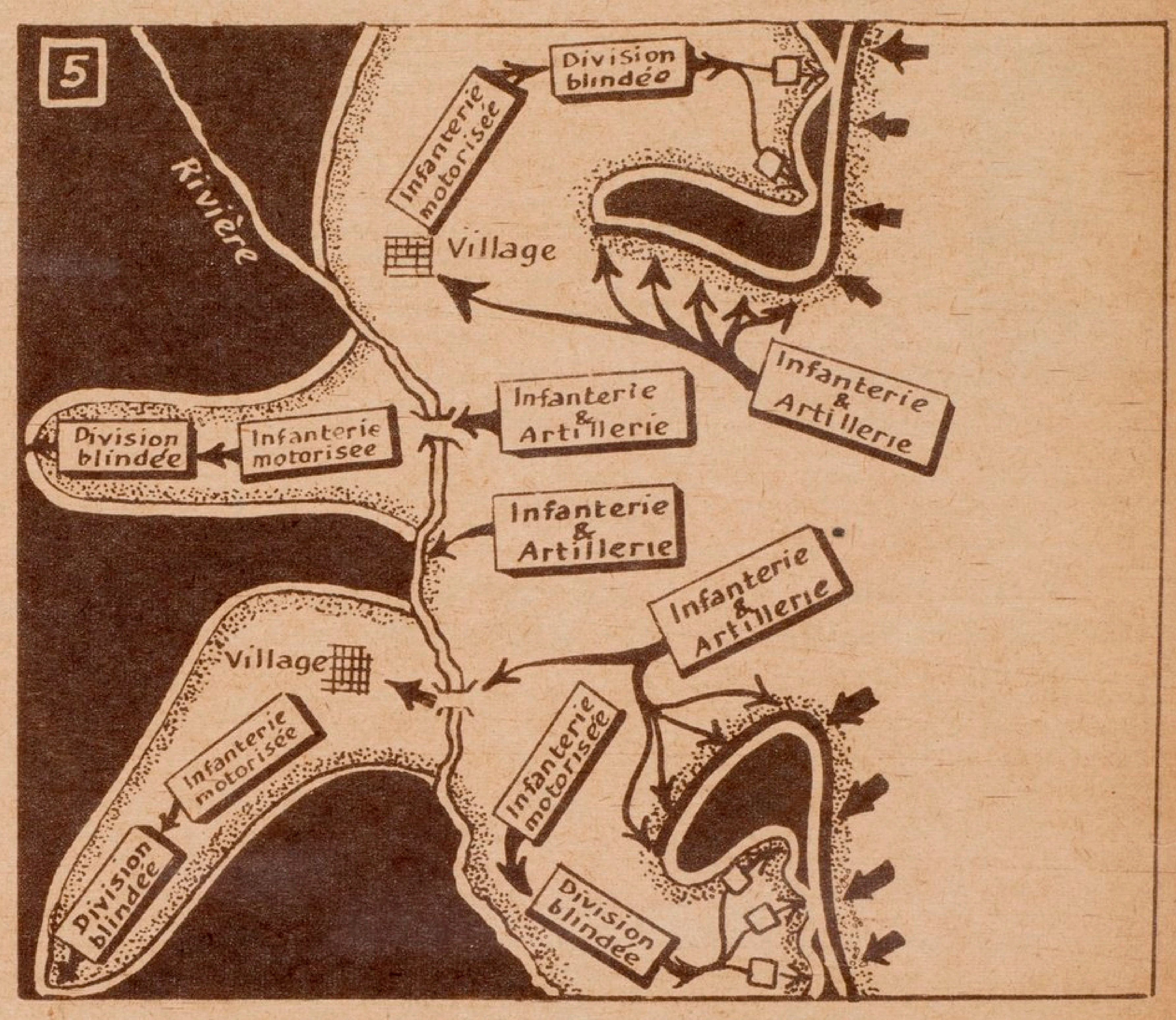
LA TECHNIQUE DU BLITZKRIEG. L'ATTAQUE, LA DEFENSE

L'ATTAQUE RÉUSSIT



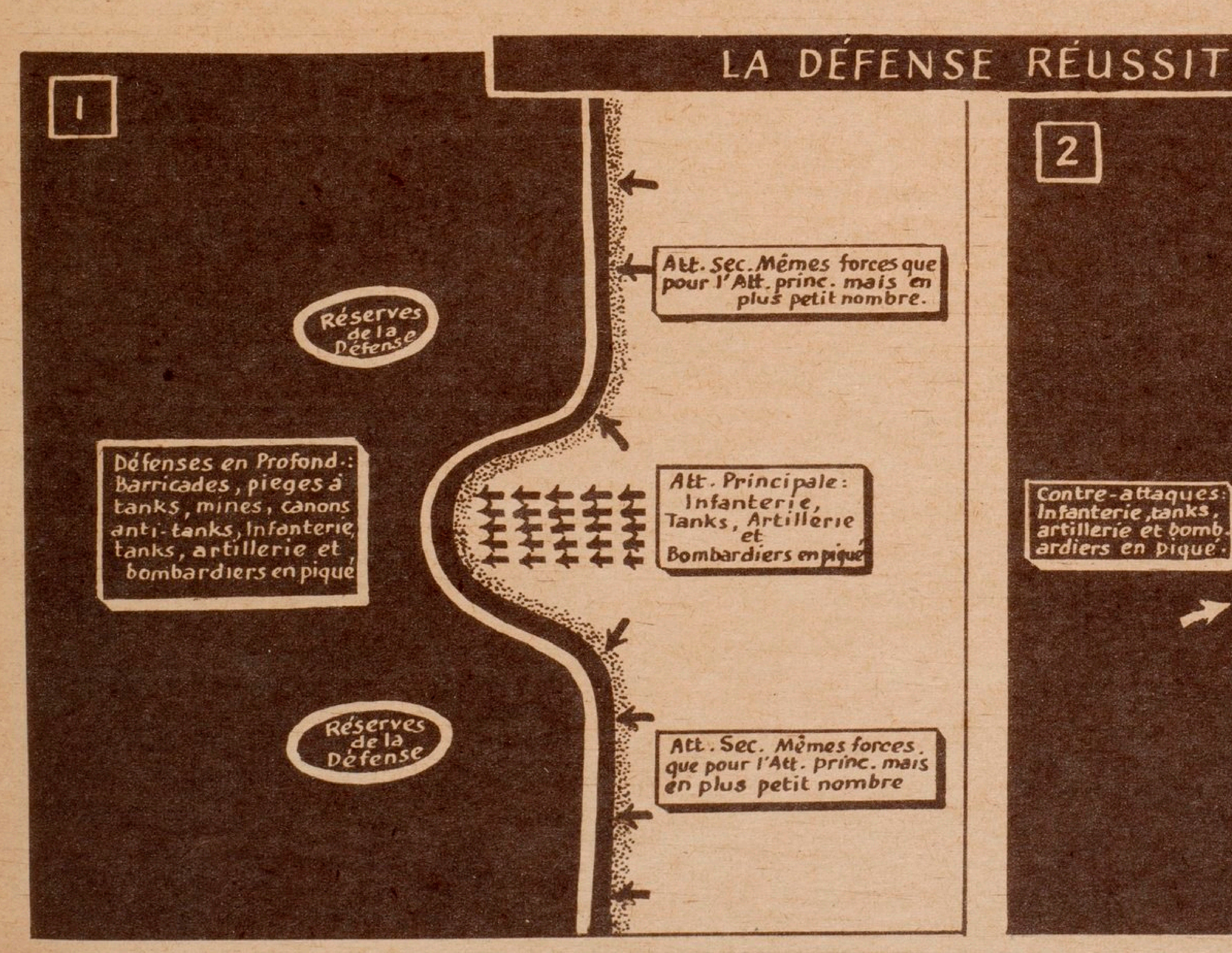
Les sept croquis décrivent, d'une façon saisissante, la technique du blitzkrieg, aussi bien dans l'attaque que dans la défense. Ils sont établis d'après des documents du haut commandement américain. 1) L'artillerie et l'aviation préparent la voie à l'infanterie et aux tanks. 2) Les divisions blindées et motorisées se mettent en branle pour forcer les lignes ennemies. 3) La poche créée dans les lignes ennemies devient plus profonde.



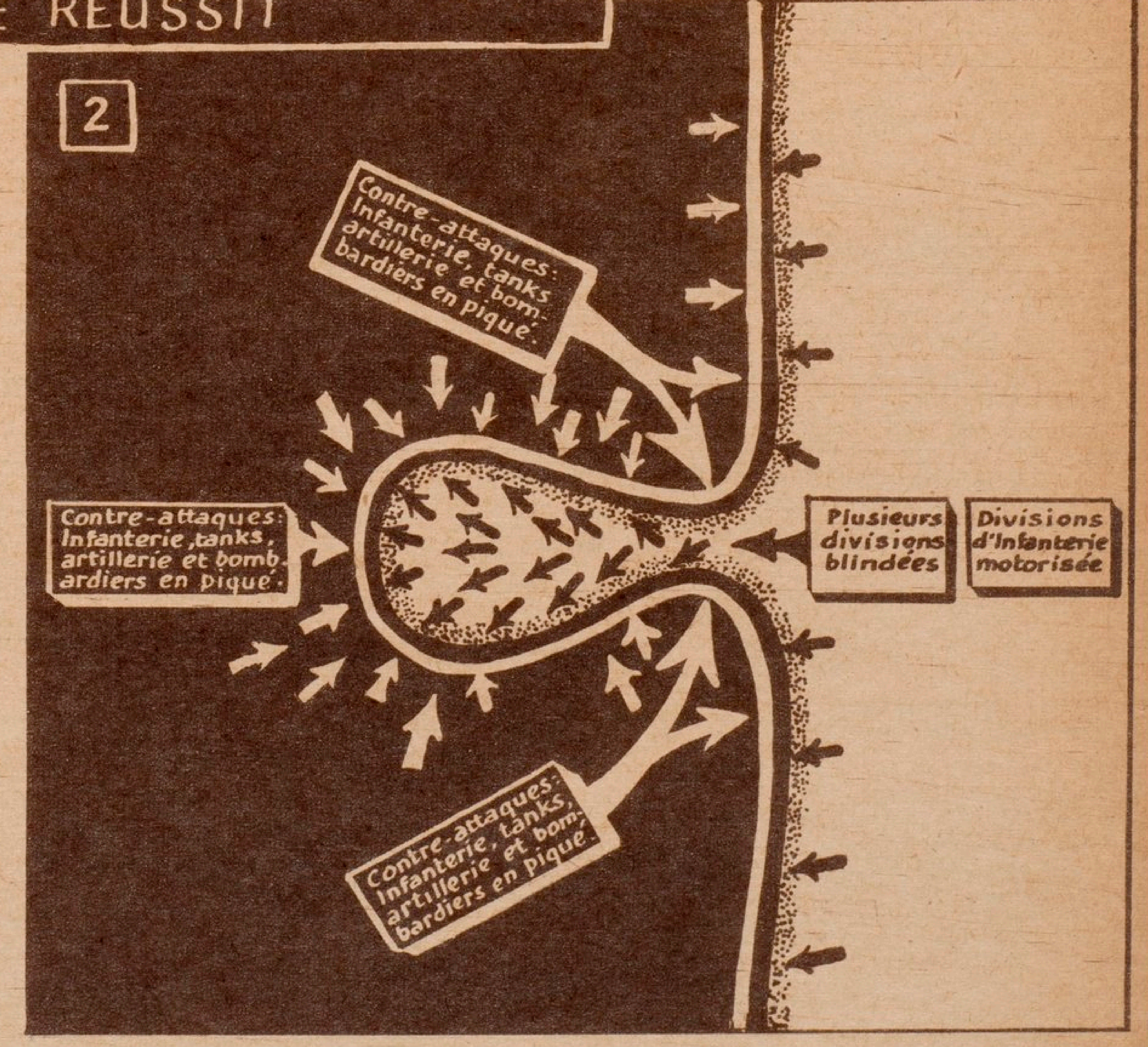


4) Les forces blindées appuient les flancs des troupes jusqu'au moment où l'infanterie et l'artillerie pourront opérer par elles-mêmes. Quelques unités blindées avancent dans le but de couper les communications ennemies et empêcher l'arrivée des renforts. 5) L'infanterie et l'artillerie consolident leurs positions, libérant les autres forces, lesquelles poursuivent leur pénétration.

LA DÉFENSE RÉUSSIT



L'attaque principale et les diverses attaques secondaires se heurtent aux défenses en profondeur de l'ennemi, lesquelles ralentissent leur pénétration. La résistance s'appuie sur des réserves de troupes et de matériel, massées de part et d'autre des défenses.



A la faveur de ce ralentissement, les forces attaquées lancent, de part et d'autre de la poche créée par l'assaillant, des contre-attaques auxquelles participent l'aviation, les tanks et l'infanterie. L'ouverture de la poche se rétrécit, jusqu'à l'encerclement.

Délassons-nous

A VOUS DE LE DIRE...

1° Après un accident où il se brisa le calcanéum, Simon dut porter un appareil qu'il fit faire chez un...

a. Bandagiste ; b. chiropédiste ; c. orthopédiste ; d. pédicure ; e. phrénologiste ?

2° La première fois qu'on découvrit le gaz extra-léger désigné sous le nom d'hélium, c'était...

a. Dans les émanations volcaniques ; b. dans le soleil ; c. dans la décomposition des matières organiques ; d. dans la stratosphère ; e. en préparant le radium ?

3° Le fameux « cadre noir » de Saumur désigne...

a. L'endroit où l'on affiche les noms des officiers nouvellement promus ; b. une société groupant des militaires retirés du service ; c. les officiers du Service de renseignements ; d. un groupe de cavaliers d'élite ; e. une formation des troupes coloniales stationnée dans la métropole ?

4° Le château de la Malmaison était la résidence préférée de...

a. Napoléon III ; b. Louis-Philippe ; c. Mme de Pompadour ; d. la marquise de Sévigné ; e. l'impératrice Joséphine ?

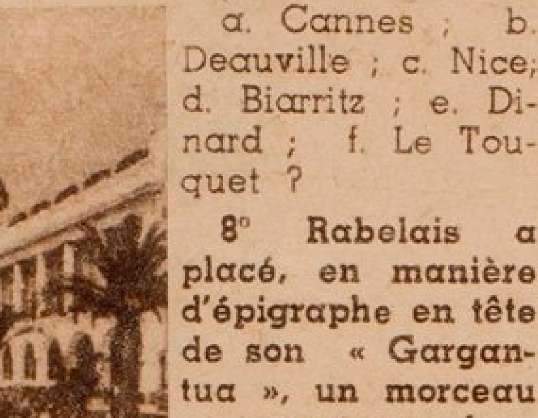
5° « Voici de quoi réjouir un maître de ballet, songeait Théodore, mais je me demande si toutes ces danses... sont bien des danses... »

a. La pavane ; b. la gavotte ; c. le boléro ; d. le jota ; e. le fandango ; f. le menuet ; g. la balancelle ?

6° La musique des « Huguenots », qui figure dignement dans le répertoire de l'Opéra, fut composée par...

a. Meyerbeer ; b. Rossini ; c. Verdi ; d. Bizet ; e. Hérold ?

7° La célèbre « promenade des Anglais » fait immédiatement penser à une plage renommée. Cette plage, c'est...



a. Cannes ; b. Deauville ; c. Nice ; d. Biarritz ; e. Dinard ; f. Le Touquet ?

8° Rabelais a placé, en manière d'épigraphe en tête de son « Gargantua », un morceau contenant une phrase qui est devenue une véritable maxime. C'est...

a. Rire est le propre de l'homme ; b. tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ; c. pour vivre heureux, vivons cachés ; d. le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court... ; e. la critique est aisée, mais l'art est difficile ?

9° « Il ne serait pas aujourd'hui atteint de psittacose... disait le médecin en parlant d'un de ses clients qui avait contracté une maladie dont on a fort parlé voici quelque temps, s'il n'avait pas eu l'imprudence de... »

a. Manger des légumes crus ; b. explorer les régions arctiques ; c. voyager au Sénégal sans se protéger contre les moustiques ; d. élever des perruches ; e. s'exposer trop longtemps au soleil ?

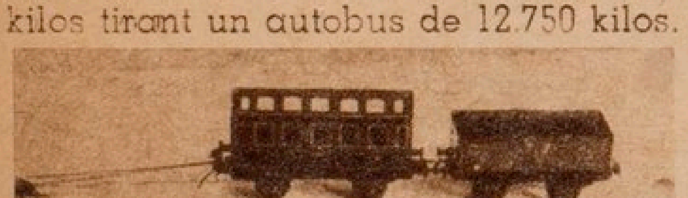
PLUS FORT QUE L'HOMME

Les plus petits de nos frères dits inférieurs réussissent des prouesses extraordinaires. Les insectes que nous écrasons dédaigneusement déploient une force proportionnellement très supérieure à la nôtre. La fourmi fournit facilement d'extraordinaires parcours d'endurance avec une véritable charge de déménageur. Quant à la puce, elle saute en hauteur jusqu'à cent fois sa propre taille. Mais voyez plutôt.



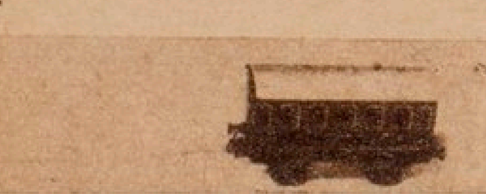
UNE MOUCHE A VERS TIRE 170 FOIS SON POIDS

La mouche à vers abonde en France. Elle est grande, bruyante. Elle a une tête noire et ne quitte jamais son beau corselet bleu acier. Cette coquette réussit des exploits auxquels équivaudrait celui d'un homme de 75 kilos tirant un autobus de 12.750 kilos.



UN HANNETON TIRE 182 FOIS SON POIDS

Les hannetons et autres coléoptères du genre scarabée se distinguent des autres insectes par l'épaisseur de leurs ailes. Mais parmi ces quelque cent ou deux cent mille variétés, le hanneton compte parmi les plus puissants. Il arrive à déplacer 182 fois son poids.

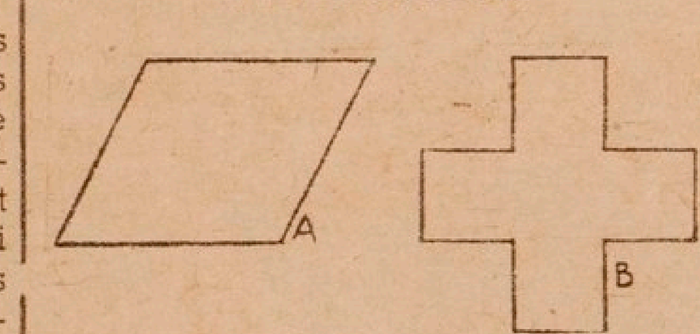


UN PERCE-OREILLE TIRE 530 FOIS SON PROPRE POIDS

Ce champion, grand d'un centimètre, aime à se cacher dans des anfractuosités, mais la légende suivant laquelle il s'introduit dans les oreilles des personnes endormies n'est guère fondée. Pour imiter la performance de cet insecte-athlète, c'est un wagon chargé et pesant à peu près 40.000 kilos qu'un homme de 75 kilos devrait tirer.

ET SONGEZ QU'UN HOMME TRES FORT NE PEUT PAS TIRER BEAUCOUP PLUS DE DOUZE FOIS SON PROPRE POIDS !...

UN DECOUPAGE AMUSANT



Il s'agit de découper la figure A en 3 parties seulement, de manière à les rassembler sous forme de la croix B.

LE GOUTER

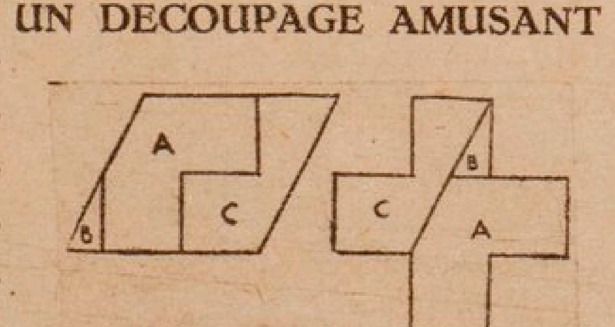
Pour un goûter d'enfants, il y a cent vingt-quatre gâteaux. Un certain nombre d'enfants en mangent un chacun, la moitié des autres enfants en mange deux chacun, l'autre moitié n'aimant pas cela. Combien y a-t-il d'enfants à ce goûter ?

SOLUTIONS

A VOUS DE LE DIRE...

1. c. Orthopédiste. Le calcanéum est, en effet, l'os du talon. — 2. b. Dans le soleil, par l'analyse spectrale. — 3. d. Un groupe de cavaliers d'élite de l'Ecole militaire de Saumur. — 4. e. La Malmaison appartenait à Joséphine de Beauharnais. Elle s'y retira après avoir divorcé d'avec l'empereur Napoléon. — 5. g. La balancelle n'est pas une danse, mais une sorte de barque de pêche. — 6. a. Meyerbeer. — 7. c. Nice. — 8. a. Rire est le propre de l'homme. — 9. d. La « psittacose » est une maladie infectieuse qui se transmet par les perruches ou les perroquets.

UN DECOUPAGE AMUSANT



Voici la manière dont il convient de découper la figure A pour obtenir la figure B avec ses éléments.

LE GOUTER

Il y a cent vingt-quatre enfants, car cela revient au même que si chaque enfant mangeait un gâteau.

NOS CONTES

A LA LUEUR DE L'ETOILE

— Un monsieur désire vous voir, Monsieur Chicholme. Je lui ai dit que vous ne receviez jamais les après-midi, mais il insiste...

— Bon, je serai à lui dans quelques instants. C'est la veille de Noël, Miss Adler : si le diable lui-même se présentait... je l'accueillerai de bon cœur.

La jeune fille lui remit quelques enveloppes et un chèque : « L'argent des domestiques », expliqua-t-elle. Puis, d'un ton maussade, elle ajouta : « Et le chèque de Madame Chicholme ».

Elle n'aimait pas Henriette Chicholme. De fait, elle avait toujours désapprouvé ce mariage :

« Une veuve avec deux enfants... avait-elle confié à l'une de ses amies. Jolie, il est vrai... mais quelle profiteuse ! Elle ne cherche en tout que son propre intérêt... »

A la vue du chèque, le visage de Georges se rembrunit. Il se rappela une conversation tenue le matin même avec sa femme :

— Tâche de rentrer tôt, Georges. Nous recevons le groupe comme d'habitude.

— N'avions-nous pas décidé de nous réserver aux enfants durant cette fête ?

— On dirait que ce sont tes enfants, Georges.

— Ce n'est pas très mal pour un beau-père ! Et, d'ailleurs, nous dépensons beaucoup trop d'argent, Henriette...

— Tu peux soustraire les dépenses de l'invitation de mon chèque de Noël, si cela te fait plaisir... lança-t-elle sèchement.

Il signa le chèque et demanda l'individu qui désirait le voir. En l'attendant, il se remit à songer à Henriette et aux enfants. Depuis le jour de son mariage, il y a de cela six ans, il a toujours été fier de sa femme ; fier de son succès, fier de son élégance... Si, par moments, il avait l'impression que ces choses comptaient trop pour elle, qu'elle y songeait plus qu'à son mari, il se garda bien de l'avouer tout haut.

L'arrivée d'un homme grand de taille, aux vêtements trop larges, à l'aspect négligé le tira de ses réflexions :

— Bonjour, dit-il affablement, on vous a fait un peu attendre...

— Oh ! j'y suis habitué... répondit l'homme en souriant avec lassitude. Et c'est la même vieille histoire : j'ai besoin d'un emploi, Monsieur Chicholme, de n'importe quel emploi...

— Qu'est-ce qui vous a fait venir chez moi ?

— Oh ! rien, je m'adresse systématiquement à tous les bureaux que je rencontre sur ma route. J'arrive de l'Amérique du Sud où j'ai vécu six ans. Ayant perdu mon poste d'ingénieur de mines, je suis revenu en Angleterre à la recherche d'un nouveau travail...

— J'ai épousé moi-même la veuve d'un ingénieur de mines du Colorado.

— Beaucoup d'entre nous meurent jeunes...

Il y eut un silence, puis Georges regarda son interlocuteur d'un air gêné :

— Je viens de penser à quelque chose... C'est peut-être ridicule... Ma proposition n'est valable que dans le cas où vous n'accepteriez pas un emprunt.

L'homme hocha la tête énergiquement.

— Eh bien voici, reprit Georges : ma femme donne une invitation ce soir et elle a besoin de deux hommes supplémentaires pour l'aider... Ce n'est pas payé très cher... Vous aurez votre souper plus six dollars.

— Y a bien longtemps que je n'ai pas eu six dollars en poche... et puis... et puis cela me ferait plaisir d'assister à une soirée de Noël. Ma femme en donnait plusieurs dans le temps...

— Etes-vous marié ?

— Je l'étais. Elle a disparu le jour où j'ai perdu mon premier emploi, il y y a de cela sept ou huit ans...

Soudain, il changea de ton.

— Mais, voyez, je n'ai pas d'habit du soir...

— Vous pouvez porter l'un des miens, dit Georges, désireux d'être charitable jusqu'au bout. Nous avons presque la même taille.

— Oh ! merci. Maintenant voulez-vous me donner l'adresse ?

....

En rentrant à la maison, Georges Chicholme se sentait l'âme d'un enfant. Il se remémorait l'époque heureuse où, tout jeune encore, on l'avait initié aux mystères de Noël... Naissance de Jésus... fête de lumière...

— Mère, implorait-il chaque année, puis-je accrocher moi-même l'étoile au sommet de l'arbre ?

— Oui, mon chéri, mais sois bien prudent...

A la porte, il demanda à son valet, Hobbs :

— Avez-vous installé l'arbre dans la bibliothèque ?

— Oui, monsieur.

— L'étoile est-elle en bon état ?

— Oh ! oui... Je l'ai nettoyée, elle a l'air toute neuve.

Henriette n'a jamais pu comprendre pourquoi Georges tenait toujours à placer lui-même l'étoile au sommet de l'arbre. Elle n'a jamais pu réaliser ce que cette étoile représentait pour lui : un Dieu mystérieux et un certain nombre de vagues aspirations qu'elle aurait sûrement trouvées sottes et sentimentales. Peut-être Hobbs comprenait-il mieux son maître. Il a vécu si longtemps dans la maison...

Henriette vint le recevoir à la porte, fraîche et pimpante. Elle l'embrassa distraitement :

— As-tu apporté l'argent des domestiques ?

— Oui, chérie, et cela me rappelle que nous aurons un domestique en plus pour ce soir.

— Que veux-tu dire ? Nous avons Hobbs et deux autres...

Il tâche de lui expliquer, mais elle lui coupa la parole :

— Je ne te comprends vraiment pas, Georges ! Je crois que tu deviens un peu fou à l'époque de Noël... Tu emmènes un homme qui ne comprend rien au travail de la maison... Et qui, par-dessus le marché, n'a pas d'habit du soir...

— Je vais lui prêter l'un des miens.

— Les tiens ? Ça, alors, c'est le comble ! Pourquoi ne lui donnes-tu pas tout simplement de l'argent ?

— Il n'accepte pas.

— Alors, il volera sûrement quelque chose de la maison...

— Non, je ne pense pas... C'est un ingénieur de mines... et ces hommes n'ont pas l'habitude de voler les fourchettes... comme tu dois le savoir.

Il regretta instantanément ses paroles. Il savait peu de détails concernant son premier mariage. Il soupçonnait vaguement qu'il n'avait pas dû être très réussi.

— Où sont les enfants ? demanda-t-il pour détourner la conversation.

— En haut, avec Mademoiselle. Je ne veux pas qu'ils voient l'arbre ce soir.

— Mais pourquoi pas ? Ils n'ont jamais cru en Papa Noël...

— En tout cas, ils ne descendront pas. Demain, c'est leur jour ; aujourd'hui, c'est le mien... le nôtre...

— Alors agissons en conséquence, dit-il. Et il l'embrassa pacifiquement.

Il appela ensuite Hobbs et lui expliqua :

— Il y aura un domestique en plus ce soir, je lui prêterai mes vêtements. Je voudrai qu'il s'habille dans votre chambre.

Hobbs masqua son étonnement par une respectueuse révérence.

....

A neuf heures précises, Henriette recevait son premier invité, Jerry Forsyth. Elle lui disait « Bonne fête » en l'embrassant furtivement, lorsque apparut Hobbs, la mine consternée :

— Qu'y a-t-il, Hobbs ?

— C'est le nouvel arrivé, madame, celui qu'a envoyé Monsieur Chicholme ; il ne sent pas très bien.

— Est-il saoul ?

— Non, madame, je ne crois pas. Il s'est tout d'un coup évanoui à la cuisine.

— Avertissez Monsieur Chicholme. Quand on emmène des étrangers à la maison...

Et ainsi, ce soir, Henriette eut à recevoir toute seule ses invités. Georges demeura dans la petite chambre où l'on avait étendu Smith. Celui-ci ouvrit petit à petit les yeux et murmura :

— Evanoui, n'est-ce pas ? Je ferai bien de me lever à présent.

— Non, vous ne vous lèverez pas, ordonna Georges.

— Mais je tiens à mes six dollars.

— Je vous ai commandé le dîner. Il sera là dans quelques minutes. Buvez en attendant ce verre de whisky, il vous remettra d'aplomb.

Smith avala le verre d'un trait.

— Vous êtes un brave garçon, Chicholme... Joyeux Noël !...

Le son de la musique et le bruit des invités parvenaient jusqu'à la chambre où ils se tenaient. Mais Georges n'y prêtait point attention, tout absorbé par la conversation.

— Je ne me plains pas, disait Smith dont la langue s'était déliée sous l'effet du whisky. Je ne me plains pas, mais ce brouhaha me rappelle certaines choses que j'aurai bien préféré oublier...

— Je regrette, mon ami, je vais fermer la porte. Pour ma part, j'aurai bien mieux aimé passer une veillée de Noël tranquille avec ma famille...

— Vous avez de la chance, Chicholme, d'avoir une famille. J'ai perdu la mienne au cours d'une soirée pareille à celle-ci... Ayant aperçu ma femme dans les bras du directeur des travaux de mines, je jetai celui-ci dans la rue. Un mois plus tard, il se vengea en me renvoyant... Assez drôle quand on y pense...

— Et votre femme ?

— Elle obtint le divorce et emporta les enfants... Comme elle avait déjà dépensé nos économies... et bien plus encore... je me... Enfin (il éleva son verre) joyeux Noël !

Georges descendit dans la bibliothèque. Il était absorbé dans la contemplation de l'étoile surplombant l'arbre, lorsque Henriette entra en coup de vent.

— Enfin, te voilà ! s'écria-t-elle. Il y a une heure que je te cherche... Tu aurais pu au moins venir saluer.

— Vous aviez l'air tellement occupés...

Le regard qu'il porta sur elle lui parut plutôt étrange. Il avait l'air de l'étudier. Elle arrangea nerveusement ses cheveux, et à ce geste caractéristique, il sourit :

— Oh ! ne t'inquiète pas... tu es très jolie... dit-il pensivement.

Satisfaite, Henriette s'en alla de nouveau vers ses invités.

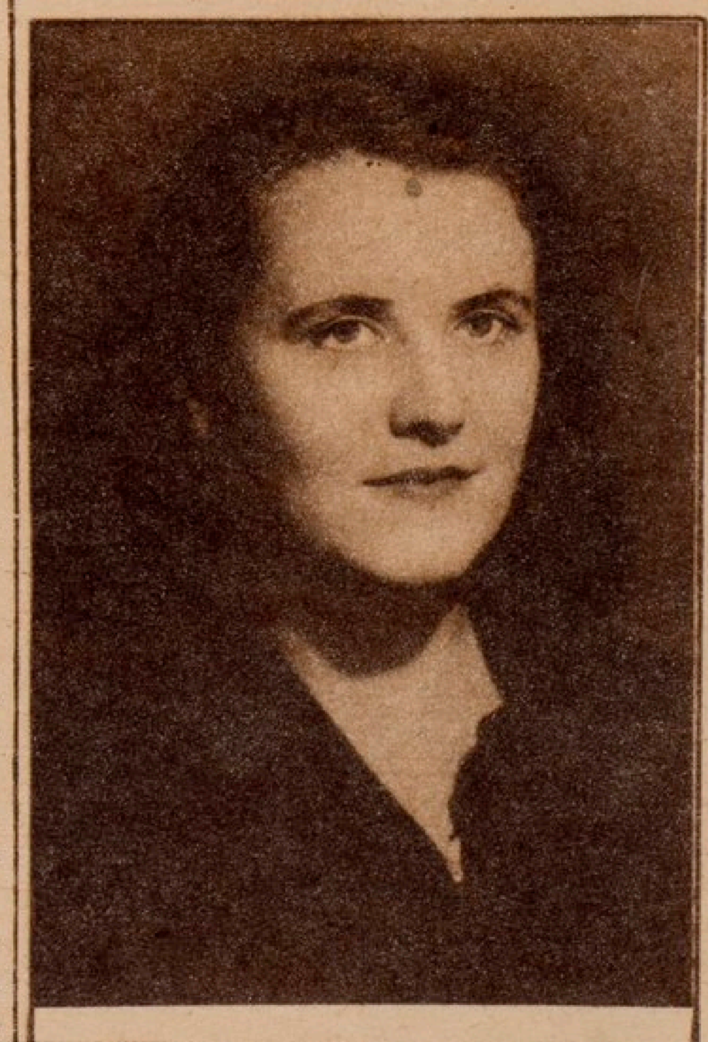
Une heure plus tard, Georges remonta dans la chambre de Smith. Celui-ci, étendu au lit, écoutait avec un sourire ironique le grelot des cloches de la cathédrale voisine :

— Il est né, le divin Enfant... Je me demande ce qu'il pense de son univers... Enfin... Je dois me lever, Chicholme.

— Non, vous allez rester là où vous êtes, ou plutôt venez avec moi, vous serez mieux dans la chambre des invités.

Sur l'insistance énergique du maître de la maison, Smith dut se résoudre à passer la nuit chez les Chicholme. Avant de rentrer dans la chambre qui lui fut désignée, il se retourna vers Georges :

— Oubliez ce que je vous ai dit ce soir... Elle avait sûrement son point de vue...



Un récent portrait de SIMÒNE HAYE dont le récital de piano se donnera Vendredi prochain (Renseignements : Papasian & Co.)

— Bonne nuit, Smith... et bonne fête...

— Bonne nuit, Papa Noël... »

Georges ferma derrière lui la porte.

Ce n'est qu'en descendant l'escalier qu'il réalisa que la soirée était terminée. Henriette, rouge de colère, s'écria en le voyant :

— Oh ! Georges !... Quelle honte !... Insulter ainsi les plus hautes personnalités de la ville !... Et par un jour de fête !

— Bien peu d'entre eux avaient l'air de s'en souvenir !...

Elle le regarda :

— Je ne te comprends pas ce soir, Georges. Qu'as-tu donc ?

— Sais pas... J'ai beaucoup réfléchi.

— Réfléchi ? A propos de quoi ?

— A propos de nous, de notre mariage, dit-il gravement.

Puis, voyant son visage alarmé :

— Ce n'est rien... Je me demandais simplement si nous allions toujours continuer à mener cette vie agitée et superficielle.

— Tu sais bien, Georges, que j'ai fait mon possible pour te rendre heureux.

— Vraiment ? Je me le demande.

Il lui tapota légèrement l'épaule :

— Oh ! je ne voulais pas te blesser... Je suis seulement un peu fatigué...

Et comme elle ne répondait pas :

— C'est Noël, tu sais ?

Il s'approcha d'elle :

— Bonne et heureuse fête, ma chérie.

— Je ne me sens nullement heureuse pour le moment.

— Ah ! oui ? Eh bien, si j'ai bonne mémoire, Noël n'est pas supposé procurer le bonheur, mais la joie... Il y a une distinction entre ces deux termes.

— Je crois que tu as trop bu, ce soir... dit-elle. Et elle se dirigea vers sa chambre à coucher.

Le lendemain matin, les enfants vinrent tirer Georges de son sommeil.

— Quand donc verrons-nous l'arbre, papa ?

— A neuf heures, pas une minute plus tôt.

— Papa, pourquoi es-tu venu cette nuit dans ma chambre ? demanda tout d'un coup Patricia.

— Quoi ? Moi ?

— Mais oui, toi... J'étais bien éveillée... Tu t'es agenouillé près de mon lit et tu m'a regardée longuement... J'ai fait semblant d'être endormie...

— Tu as dû rêver, Patricia.

— Non, papa... J'ai même reconnu ton pyjama...

Il se sentit mal à l'aise. L'idée que Smith se baladait la nuit à travers la maison ne lui souriait guère. Ce serait du beau si l'on découvrait que cet homme n'était qu'un voleur... Il sauta du lit et courut vers la chambre de Smith. Grâce à Dieu, celui-ci dormait encore profondément.

Ce n'est donc pas un voleur... C'est tout simplement un père qui, ayant perdu ses enfants, trouvait du plaisir à en voir d'autres, par un soir de fête.

— Pauvre diable ! s'exclama Georges en se remettant au lit.

A huit heures, il alla trouver Henriette. Celle-ci le reçut à bras ouverts :

— Mon chéri... Je regrette tellement tout ce que j'ai dit hier... commença-t-elle. Je n'étais vraiment pas dans mon assiette et...

— Eh bien, vu que je venais moi-même pour m'excuser, embrassons-nous... et pour de bon, cette fois-ci.

Elle le serra tout contre elle et se mit à lui caresser les cheveux.

— Si tu savais combien je t'aime, Georges...

— Je le sais...

— Je regrette pour la soirée d'hier...

— C'est ma faute... J'ai des goûts bizarres... Enfin, je ferai mieux d'aller me raser : les enfants nous attendent en bas.

Puis, avant de la quitter :

— Ecoute, Henriette, je vais demander à Smith de déjeuner avec nous. Cela lui fera du bien... C'est de sa fierté blessée qu'il souffre le plus...

— Ne pouvons-nous pas lui envoyer la nourriture dans sa chambre ?

— Non, Henriette. Je voudrai lui faire voir les enfants... Il en avait deux dans le temps et ils lui ont été enlevés... Il a perdu sa femme en même temps que son emploi... Il n'en a pas beaucoup parlé. Mais d'après ce que j'ai compris, elle a dû être légère et extravagante... Elle dépensait deux fois le salaire de son mari et passait son temps à folichonner et à flirter... Le jour où il perdit son poste, elle disparut de la circulation...

— Et c'est tout ce que tu sais à son sujet ?

— Cela me paraît suffisant... dit-il en se dirigeant vers la salle de bain



Le visage d'Henriette perdit toutes ses couleurs. Oh, non ! non !... Cela n'est pas possible... Dieu ne jouait pas de pareils tours à ses créatures, surtout par un jour de fête...

Elle sonna Hobbs et attendit, pleine d'anxiété. Soudain elle se revit dans cette petite ville minière du Sud... C'est Noël... Comme d'habitude, les invités remplissent la maison... Warren la surprend dans les bras de Howard Bliss et l'accuse de toutes sortes d'ignominies...

L'arrivée de Hobbs la retira de sa rêverie.

— Monsieur Chicholme désire garder ce... Smith à déjeuner.

— Très bien, madame.

— Quel genre d'homme est-il ?

— Il a l'air d'un gentleman, madame... Pas de chance...

— Comment est-il physiquement ?

— Grand de taille... blond... maigre... plutôt anémique.

Pas une minute elle ne douta de l'identité de cet homme. Dans deux ou trois heures, il la dévisagerait avec un sourire ironique et lui dirait : « Eh bien, Henriette... je vois que, comme d'habitude, tu es tombée sur tes deux jambes... »

Pas moyen d'éviter cela ! Inutile d'avoir recours à sa pitié : il n'en aura point... Il ne la croira pas si elle lui disait qu'elle a épousé Georges Chicholme par amour... Il lui rira au nez si elle lui disait qu'elle a renié son passé pour ne point perdre l'homme qu'elle aimait.

Il a dû déjà découvrir son identité, la chambre des invités contenant l'une de ses photos...

Elle se leva et s'habilla presque mécaniquement. Elle se sentait l'âme en détresse... Avant de descendre, elle ouvrit la table de toilette et en retira une petite boîte. Là se trouvaient les deux perles qu'elle allait offrir en cadeau à son mari. Dans quelques minutes, elle les lui présentera et il les acceptera aimablement. Le fera-t-il ? Il lui a raconté l'histoire de Smith sur un ton badin... mais hier... il avait l'air bouleversé...

Le drame de cet homme a dû vivement l'impressionner...

En arrivant dans la bibliothèque, elle le trouva occupé à réparer la petite lampe placée sous l'étoile :

— C'est la première fois que cette lampe s'éteint... Eh bien, bonne fête !

— Comme il est bon ! songea-t-elle.

Elle ne l'avait jamais réalisé autant que ce jour-là.

— Superbes ! s'exclama-t-il en voyant les deux perles... J'en avais justement besoin ! Merci beaucoup, ma chérie.

Vers onze heures, Georges alla taper à la porte de Smith. Celui-ci était absorbé dans la contemplation de la photo d'Henriette :

— Votre femme ? demanda Smith sur un ton badin.

— Oui.

— Elle est très belle, Chicholme...

— Et je suis très heureux... J'aimerai que vous fassiez sa connaissance.

— J'aurai bien voulu, mais...

Il haussa les épaules.

— Vous êtes un brave type, Chicholme... Je ne trouve pas de mots capables d'exprimer ma gratitude. En tout cas, aussitôt que mes vêtements arriveront de chez le repasseur, je devrai filer...

— Jamais de la vie !... Vous allez déjeuner avec nous.

— Impossible.

— Et pourquoi pas ?

Mais Smith ne répondit pas directement à la question.

— Ecoutez, Chicholme, voulez-vous oublier tout ce que j'ai dit hier ? La boisson sur un estomac vide m'a fait tourner la tête. C'est tout. Vous savez... un homme dans ma position pense toujours sauver sa fierté en jetant la faute sur autrui.

— Oui, je sais... Le déjeuner sera servi à une heure... Je compte sur vous.

— Je vous en supplie, donnez-moi mes vêtements et laissez-moi partir.

— Ils n'arriveront pas avant midi. Je suis d'ailleurs en train de m'enquérir pour vous trouver un emploi. Il faudra attendre le résultat.

— Je serai en bas à une heure ! s'écria l'ingénieur déjà dans la salle de bain.

Georges parcourut la chambre de long en large... La table était recouverte de différents objets appartenant à cet homme : une ou deux lettres, un portefeuille vide, une boîte à cigarettes...

« Drôle de type », songea Georges, cynique mais intelligent.

Smith rentra à la salle à manger à l'heure du déjeuner. Son hôte le reçut gaiement :

— Hallo ! Je crois vous avoir enfin trouvé un poste convenable. Mais venez d'abord dans la bibliothèque... Je voudrai vous présenter à ma femme et aux enfants.

Avec un sourire forcé, Smith le suivit dans la bibliothèque. Henriette se tenait debout près de la fenêtre, blanche comme la cire : les enfants jouaient dans un coin.

Smith s'approcha de la maîtresse de maison et lui serra la main :

— Vous devriez blâmer votre mari de vous amener ainsi des étrangers.

Puis, se tournant vers les enfants :

— Oh ! qu'ils sont gentils !... Comment vous appelez-vous, mes amours ?

Durant tout le déjeuner, Georges eut à faire les frais de conversation. Henriette et Smith semblaient peu disposés à parler.

Les enfants animèrent quelque peu la conversation par leur babillage.

— Y m'semble, s'exclama le grand frère après avoir fixé le visiteur, y m'semble vous avoir déjà vu quelque part.

— Probablement sur un banc du parc, je prenais un bain de soleil.

— Un bain de soleil en hiver ?

— Les meilleurs bains de soleil sont pris en hiver.

Hobbs leur versa du vin ; Georges éleva son verre :

— A votre santé à tous. A Noël... à...

Il hésita.

— ...à la paix sur terre et aux hommes de bonne volonté.

Smith sourit :

— Vous me faites presque croire à l'existence de la paix et de la bonne volonté, Georges.

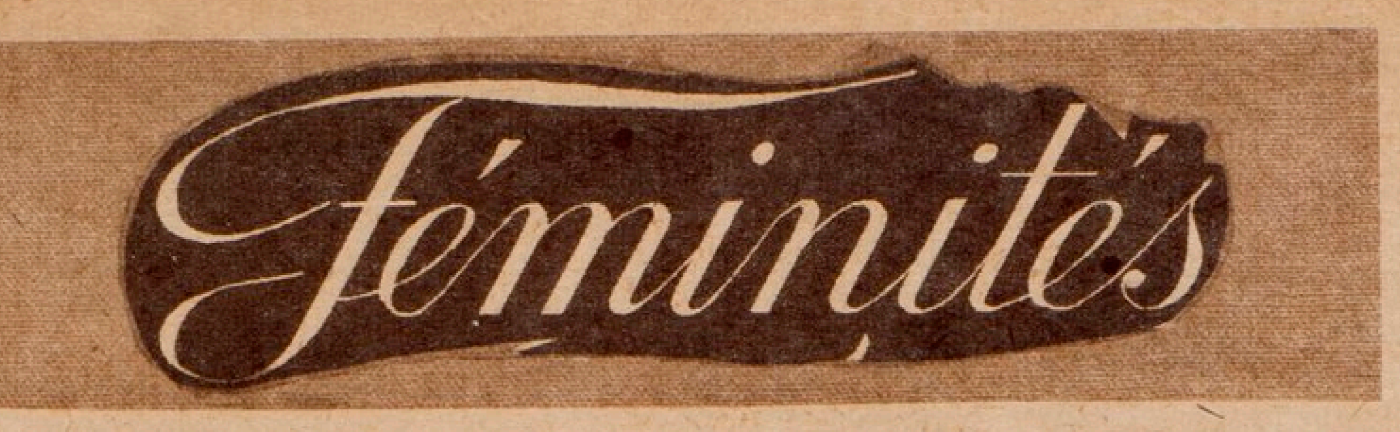
Ils se levèrent de table ; Georges alla donner un coup de téléphone ; les enfants vinrent dire au revoir à l'étranger.

— Je serai au jardin demain, John, dit-il au petit.

Puis il prit Patricia dans ses bras :

(*Lire la suite en page* 19)

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



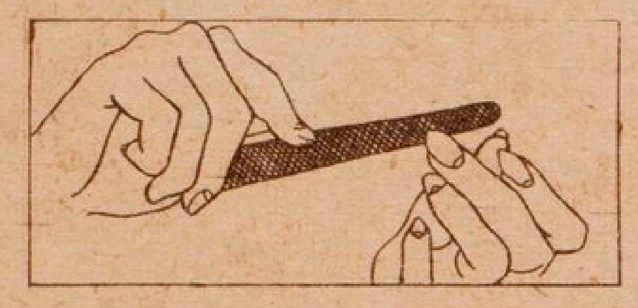
FAITES VOTRE MANUCURE

EN SIX TEMPS...

« Comme je voudrais avoir de belles mains ! » Voici une exclamation que poussent pas mal de femmes. Avoir de jolies mains n'est pourtant pas un privilège réservé exclusivement aux duchesses. N'importe laquelle d'entre vous peut avoir des doigts impeccables en se soignant elle-même... et en soignant son intérieur. Une précaution primordiale : préserver ses mains. D'abord, mettez des gants, des gants de caoutchouc pour les travaux qui mouilleraient vos mains, de vieux gants très larges pour les autres travaux de la maison. Mais, dans ce dernier cas, une précaution supplémentaire doit être prise : glissez sous chaque ongle, préalablement bien nettoyé, une couche de crème ou de savon. La partie libre de l'ongle se trouve ainsi emplie de ce corps étranger et empêche toutes les poussières d'y pénétrer.

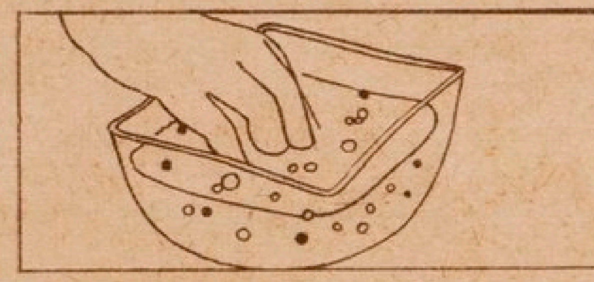
Votre ménage fini, vous brossez vos ongles et ceux-ci sont aussi nets que si vous étiez restée assise à lire un roman.

Une ou deux fois par semaine, soyez votre propre manucure. Voici comment vous devrez procéder après avoir, naturellement, enlevé le vernis :



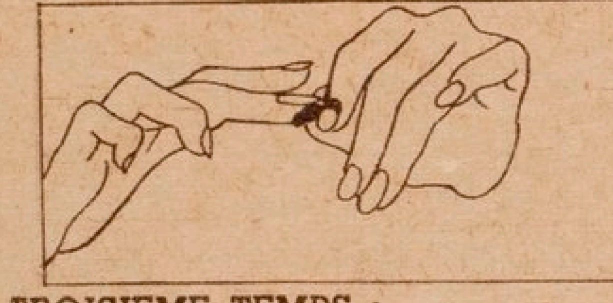
PREMIER TEMPS :

A l'aide d'une lime de carton, écourtez un peu vos ongles. Ne les faites pas pointus, c'est laid. Essayez de leur donner la forme amande ou olive. Qu'ils soient tous de longueur régulière.



DEUXIEME TEMPS :

Mettez à tremper le bout de vos doigts dans de l'eau assez chaude et savonneuse pour que les peaux se détachent et que vous puissiez bien découvrir la lunule et repousser le bourrelet de chair qui entoure l'ongle à sa sortie du doigt.



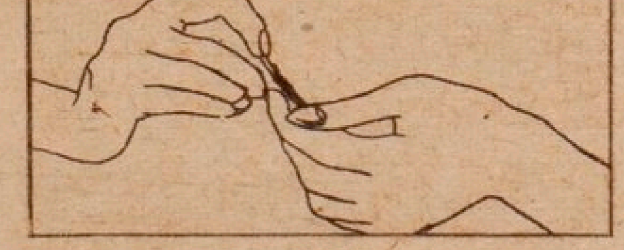
TROISIEME TEMPS :

Bien graisser l'ongle, soit avec un produit spécial comme vous en offrent les coiffeurs, les maisons de parfumerie ou les instituts de beauté, soit, si l'on n'a rien d'autre, en les faisant tremper dans de l'huile tiède. Si vous n'avez pas un travail délicat à faire, les garder gras aussi longtemps que possible.



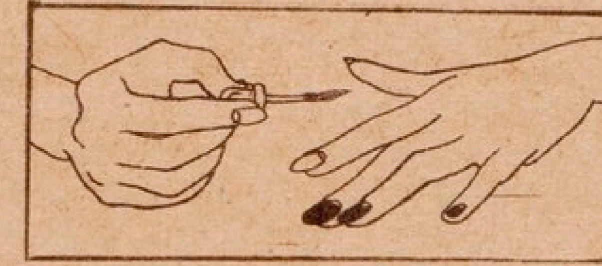
QUATRIEME TEMPS :

A l'aide d'un repousse-peau en caoutchouc ou d'os, bien dégager toute la surface de l'ongle. Rien n'y doit plus adhérer, aucune petite peau. Puis vient l'opération délicate : couper les peaux avec des ciseaux ou une pince spéciale. Dédoubler le bourrelet, s'il est trop épais, par l'intérieur. Ne jamais couper sur le dessus parce que mille petites lanières, mille petites peaux se libéreraient et viendraient former des « envies » tout autour du doigt.



CINQUIEME TEMPS :

Avec un bâtonnet entouré d'ouate mouillée, bien nettoyer tout le contour et le dessous. Au besoin, si l'ongle ne paraît pas assez net, recommencer l'opération avec le bâtonnet garni d'ouate trempée dans de l'eau oxygénée.



SIXIEME TEMPS :

Application de la laque. Actuellement on la met jusqu'au bout de l'ongle. Rares sont les femmes qui peuvent laisser libre la partie détachée du bout de l'ongle. Mais il est assez joli de dégager la lunule ou d'en simuler une. Pour cela, on manie le pinceau non pas de bas en haut, mais de gauche à droite, ou, si vous aimez mieux, en travers de l'ongle. La lunule se dessine bien plus facilement ainsi. Et après, on reprend de bas en haut pour recouvrir l'ongle de vernis.

Arrivé à son extrémité, avec le pouce de l'autre main, on détache un mince liséré de laque. Ainsi, si l'on cogne le doigt, le vernis n'est pas atteint et ne se casse pas.

Après quoi, avec le bâtonnet entouré de coton trempé dans du dissolvant, on nettoie toutes les bavures, toutes les taches.

* * *

Prenez un dissolvant gras, l'ongle n'a que trop tendance à se dessécher, ne l'y aidez pas encore en utilisant un dissolvant comme l'acétone.

Quant à la teinte de vernis à choisir, consultez les tableaux qui se trouvent dans toutes les drogueries.

Pour ma part, je vous conseille d'adopter le rose très pâle. Ne dites pas que cela donne un genre trop discret. Je vous répondrai en disant que mieux vaut être trop discrète que trop originale ou trop ridicule...

ANNE-MARIE

SAVEZ-VOUS QUE...

...dix gouttes d'ammoniaque diluées dans un litre d'eau chassent les pellicules et assurent une grande souplesse au cuir chevelu ? Cette recette très ancienne a été découverte récemment dans un temple mis à jour près de Rome. On croit qu'elle a été écrite par l'impératrice Agrippine la jeune, mère de Néron.

* * *

...la reine Nefertiti se faisait toujours enduire le corps d'une crème à base de fiel de bœuf pour empêcher les poils de pousser ? Nos élégantes donneraient cher pour obtenir la composition de cette crème...

RESPIREZ DE L'AIR PUR

et vous vous porterez mieux

Nous vivons beaucoup plus d'air que de nourriture. Un homme peut rester sans se nourrir pendant 40 jours ; deux minutes sans air, et il serait asphyxié.

Combien de maladies graves ou déclarées incurables ont été guéries simplement parce qu'on a donné au malade la possibilité de respirer un air plus pur, plus léger ou plus chaud ?

Etes-vous lasse et fatiguée ? Une journée de grand air vous rendra toute votre énergie.

Venez-vous d'avoir un gros rhume, une grippe ou une légère fièvre ? Si vous pouvez passer quelques jours à la campagne, vous ne traînerez pas la suite de votre mal pendant une quinzaine. L'air frais vous remettrait d'aplomb très rapidement.

Nous ne devons pas nous contenter de vivre à l'intérieur de maisons où l'air est parcimonieusement distribué et où il nous arrive déjà abîmé, spolié par tous les miasmes, toutes les poussières de la ville.

Regardez les oiseaux, quelle chance ils ont de pouvoir vivre dans l'air ! Observez les animaux domestiques, les chiens par exemple, lorsqu'on les met au grand air, cela les rend presque ivres de bonheur. Ils gambadent, la queue au vent, sautent, aboient, montrent leur joie, un peu bruyamment certes, mais la montrent quand même.

Donc, aussi souvent que cela vous est possible, allez au grand air, vivez en plein air. Oubliez que vous êtes une dame ou une jeune fille, courez, jouez, roulez-vous dans l'herbe, redevenez l'enfant de la nature que vous n'auriez jamais dû cesser d'être...

L'air, je ne le dirai jamais assez, c'est plus que le 90 % de notre vie quotidienne, alors que la nourriture n'est que le 10 % environ.

Chaque jour, le plus longtemps possible, restez donc à l'air.

Si votre maison n'a pas un balcon ou une véranda, montez sur votre terrasse. Vous en avez sûrement une, toutes les habitations ont des terrasses en Egypte.

Montez donc là-haut, prenez un tapis avec vous, étendez-vous au soleil. Fermez vos yeux, essayez de ne penser à rien, faites une véritable « relaxation » et, lorsque vous redescendrez, vous serez étonnée de constater quelle dose extraordinaire d'énergie vous avez accumulée en vous.

Une lectrice nous écrit...

« Je suis aimée par un jeune homme de 25 ans qui est beau, sportif, intelligent ; il a une bonne situation et appartient à une excellente famille, m'écrit une lectrice qui signe « Je n'aimerai jamais un autre que lui ». Cependant, continue ma correspondante, j'ai peur de répondre par un « oui » à sa demande en mariage, car, hélas ! je suis de cinq ans son aînée. Il le sait et se rit de cette différence qui me paraît énorme. Il me dit que, pour lui, je serai toujours jeune et belle. Qu'en dites-vous ? Dois-je accéder à sa demande ? Je vous avoue qu'une rupture me briserait, car je l'aime pardessus tout... »

Mais non, rassurez-vous, chère lectrice, je ne vais pas vous dire de rompre avec ce jeune homme qui, selon vous, réunit tant de qualités. On ne rencontre pas chaque jour une telle occasion.

Vos scrupules sont d'une jeune fille sage qui ne se laisse pas aveugler par les sentiments de l'heure et construit sa vie avec mesure. Mais, si vous avez raison de penser à cette différence d'âge, vous avez tort d'en être effrayée. Car, lorsqu'on s'aime vraiment, elle n'a aucune espèce d'importance.

Il est vrai cependant qu'il y a, dans l'amour que ressent l'homme pour la femme, un certain goût physique. Presque toujours un homme est attiré par la beauté d'une femme, ou tout au moins par un attrait physique qu'il est difficile de déterminer.

Au contraire, la femme est attirée par les qualités morales de l'homme, sa force, son intelligence et ses capacités.

Donc, pour vous, mademoiselle, la question est facile. Vous devez beaucoup vous soigner, ne jamais vous permettre le laisser-aller à la maison, ni les cheveux en désordre, ni un certain embonpoint. Soyez toujours sur vos gardes, veillez sur votre personne physique. Soyez sans merci dans cette lutte contre le temps, car votre bonheur en dépend dans une certaine mesure.

Si vous ne changez pas dans quelques années, si, du moins, vous donnez l'impression d'être, au physique, demeurée la même, votre mari vous aimera toujours.

Et puis, cinq années de différence entre époux, ce n'est vraiment pas beaucoup. N'oubliez pas qu'avec le temps, votre mari aussi vieillira. Avec des soins intelligents, vous donnerez même plus tard — qui sait ? — l'impression d'être moins âgée que lui. Cela se voit chaque jour, croyez-moi.

Je vous dirai, pour terminer, mademoiselle, que s'il faut vous féliciter d'avoir eu de tels scrupules, vous auriez tort, cependant, de renoncer au bonheur pour ce motif.



Les bas deviennent de plus en plus chers. Un institut de beauté de Londres vient de découvrir un excellent moyen d'y suppléer. Il s'agit, en l'occurrence, d'une couche de peinture que l'on passe sur les jambes de la cliente qui, l'opération finie, a tout à fait l'air de porter des bas. L'invention permet de réaliser des économies considérables, sans compter que les teintes des bas peuvent varier à l'infini. Mais on ne nous dit pas ce que la peinture en question tient en temps de pluie.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Hélène V. »

Votre mère a raison. Si ce jeune homme avait l'intention de vous épouser, il ne se serait pas caché pour vous offrir un cadeau à l'occasion de votre fête. Ayez donc une explication avec lui et dites-lui que votre mère est au courant de tout. Si, après cela, il veut venir chez vous, cela signifie qu'il est sérieux; sinon, ne le revoyez plus...

Nièce « Victory »

Pour vos cheveux, il n'y a pas grand'-chose à faire, malheureusement. Soignez bien votre santé, voyez un docteur, vous ne devez pas être très bien portante. Très souvent, les cheveux malades dénotent un dérangement de notre système interne. Pour votre peau, appliquez dessus, comme s'il s'agissait d'une crème, une légère couche de lait caillé. Ce simple remède fait merveille. L'eau oxygénée n'est pas bonne pour les cheveux, surtout si elle est appliquée pure, évitez-la.

Neveu « Nico-Geneifa »

Je le regrette, mais il m'est impossible de vous mettre en contact avec des nièces pour un échange de correspondance. Mille regrets.

Nièce « Fina »

Votre question étant d'ordre personnel, je ne puis y répondre. Si vous m'envoyez vos nom, timbres et adresse, je pourrai vous aider utilement.

Nièce « Blonde »

Je ne vois pas pourquoi ce jeune homme ne comprendrait pas votre point de vue. Ne lui faites pas parvenir votre réponse par votre amie. Ayez une explication et tâchez de mettre gentiment les choses au point. Dites-lui que vous êtes trop jeune, que votre cœur n'éprouve rien pour lui, que vous avez à présent d'autres occupations en tête que de songer à aimer. Pour vos cheveux, essayez donc l'huile de noix. Elle est excellente. Je ne comprends pas du tout comment l'huile de paraffine peut vous nuire. C'est un produit où n'entre aucun ingrédient étranger.

Nièce « Courageous girl »

Ne vous désolez pas, cette tache sur votre lèvre ne provient pas du tout de l'eau oxygénée. Elle dénote simplement que vous souffrez du foie. Voyez immédiatement un docteur. Pour vos pellicules, voici une nouvelle recette : une cuillerée à café d'ammoniaque dans un litre d'eau. Appliquez, à l'aide d'un tampon, sur le cuir chevelu, très régulièrement. Pour la transpiration, continuez à vous dépiler, mais achetez également un de ces produits en vente dans toutes les drogueries qui vous débarrasseront de ce mal. Je ne puis vous donner des noms de spécialités dans les colonnes de cette rubrique, car je ne fais jamais de publicité.

Nièce « Victory-Alexandrie »

Une autre fois, lorsque vous m'écrivez, ayez donc la bonté de changer de pseudonyme, car j'ai déjà une nièce « Victory ». Pour votre peau, achetez une brosse à visage que vous trouverez dans n'importe quelle droguerie et, après l'avoir bien enduite de savon, frottez énergiquement votre figure en tournant en rond. Puis appliquez une crème adoucissante, non grasse, à base de concombres de préférence. Vos amies ont raison, prenez donc de la levure, elle vous remettra d'aplomb. Vous ne perdrez pas votre silhouette, rassurez-vous.

Neveu « Emile P. »

Mon pauvre ami, dans votre cas il n'y a pas grand'chose à faire. Ne voyez pas cette jeune fille, elle n'est pas digne de vous. Essayez de l'oublier en sortant, en voyant des amis, en vous mêlant à des groupes de personnes agréables. Vous oublierez vite l'infidèle.

Neveu « Léon François »

Voyez ma réponse à « Nico-Geneifa ». Je regrette de répondre par un « non » à la première demande que vous me faites, mais, croyez-moi, je ne puis agir autrement.

Neveu « Tommy-Geneifa »

Voyez ma réponse à « Nico » et à « Léon François ». Je regrette de ne pas pouvoir être en mesure de vous satisfaire, mais, croyez-moi, je ne puis rien faire pour vous.

TANTE ANNE-MARIE

A LA LUEUR DE L'ETOILE

(Suite de la page 17)

— Sois une sage petite fille, Pats, dit-il en l'embrassant.

C'était ainsi qu'il l'appelait dans le temps... Henriette se sentit envahie par un sentiment de pitié et de gratitude. Mais Smith la regarda sévèrement :

— Si tu songes à me remercier, renonces-y... car ce n'est pas pour toi que j'ai joué la comédie, mais pour lui.

— Vas-tu lui dévoiler la vérité ?

— Pas après ce que j'ai raconté hier. Je ne savais évidemment pas. Ce n'est qu'en voyant la photo que...

Elle était donc en sécurité. Haletante de joie, elle commença :

— Je vais réparer... Ton geste ne sera pas inutile...

— Trop tard...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne puis accepter le poste que l'on m'offre. Je devrai me présenter sous mon vrai nom... et après les événements d'aujourd'hui... Enfin je ne puis l'accepter.

Elle bondit... C'était donc cela le prix ? Il s'en ira... et elle n'apprendra plus rien sur son compte... Il mourra peut-être de faim... pendant qu'elle mangeait et s'amusait... Cette idée la torturerait tout le reste de sa vie.

— Je ne crois pas que je pourrai supporter cela...

— Oh ! oui, tu le supporteras ! Elève bien les enfants et rends Georges heureux. Je vois que tu recommences à mener la vie agitée d'autrefois... Par Dieu, cesse-la, sinon je viendrai moi-même dévoiler la vérité.

Lorsque Georges rentra, Smith se leva et serra brusquement la main d'Henriette. Puis il se tourna vers l'hôte de la maison :

— Vous avez été bien bon pour moi, Chicholme.

— J'ai été très heureux de pouvoir l'être.

Au bas de l'escalier, ils entendirent la voix des enfants. Smith tendit l'oreille avec tristesse comme quelqu'un qui entend un son pour la dernière fois. Soudain, Henriette fondit en larmes :

— Ah ! je n'en peux plus... Je n'en peux plus... Je vais tout raconter à Georges.

Il hocha la tête

— Il ne doit rien savoir... rien... comprends-tu ?

— Mais je...

— L'auto est prête ! s'écria Chicholme du jardin.

Les deux hommes se serrèrent les mains. Georges remonta dans la bibliothèque et se perdit dans la contemplation de la petite étoile.

Il eut la sensation d'un homme qui a placé toute sa fortune sur un numéro perdant. Henriette vint le tirer de sa rêverie.

— J'ai quelque chose à te dire...

— Oui, je sais...

— Qu'est-ce que tu sais ?

Il la regarda.

— J'ai vu l'une de tes lettres sur sa table de toilette... Henriette, l'aimes-tu toujours ?

— Jamais ! J'ai toujours été sotte et égoïste. Mais je n'ai jamais aimé un être humain autant que toi.

— Et pourtant tu es venue me dire qui il était. Pourquoi ?

— Parce que je ne pouvais plus continuer à mentir. J'ai voulu tout t'avouer avant son départ, mais il m'en a empêchée. Oh ! je suis odieuse, Georges, je l'ai laissé partir sans le sou...

Georges prit la tête de sa femme dans ses mains et la fixa dans les yeux :

— Il n'est pas parti, Henriette. Il est en sécurité. J'ai chargé le chauffeur de lui remettre un billet... Il saura que je suis au courant de tout et il acceptera l'emploi... Après tout, nous sommes des gens civilisés... nous devons le laisser voir ses enfants de temps en temps.

— Georges, pourquoi fais-tu cela ?

— Il était embarrassé :

— Euh... tu sais... J'ai bien aimé ce garçon... Et puis C'EST NOEL...

Elle vit ses yeux se diriger vers le sommet de l'arbre et, pour la première fois, elle eut une idée de ce que l'étoile représentait pour lui : un Dieu mystérieux et un certain nombre de vagues aspirations, qu'elle ne trouverait plus jamais sottes et sentimentales...

DU LUNDI 3
AU DIMANCHE
9 NOVEMBRE
AU CINEMA
ROYAL
Rue Ibrahim Pacha
LE CAIRE
Tél. 45675-59195
R.C 5815

PARAMOUNT PICTURES présente

Dorothy LAMOUR

Robert PRESTON ★ Preston FOSTER

dans

MOON OVER BURMA

UNE FEMME... EN PROIE AUX BETES ET AUX HOMMES DE LA JUNGLE ! Une histoire palpitante dans un cadre fascinant.

AU PROGRAMME
UNIVERSAL NEWS
Arrivé par avion
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

DU LUNDI 3 AU
DIMANCHE 9 NOVEMBRE
AU CINEMA
DIANA Palace
Rue Elfi Bey, LE CAIRE — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

WARNER BROS. présente

Bette DAVIS

Herbert MARSHALL

dans

The Letter

«Je ne regrette pas de l'avoir tué...»

UNE ŒUVRE DRAMATIQUE POIGNANTE, UN TRIOMPHE POUR BETTE DAVIS !

AU PROGRAMME
INTERNATIONAL
MOVIETONE NEWS
Arrivé par avion

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

